

Laurent Kiefer

# La Promise

*De novembre 2019 à mars 2020, j'ai été amené à écrire pour des élèves de théâtre de 10 à 12 ans, une courte comédie. Ils avaient choisi leur personnage, le cadre médiéval, un embryon d'histoire, avaient tenté quelques improvisations sur scène, sous l'œil attentif de Tatiana Gusmerini qui me faisait part de leurs progrès et de leur inventivité. Il restait à écrire cette pièce, qui s'intitula donc La Promise.*

*Cette pièce verra le jour sur scène, un jour ou l'autre, dans des conditions et à des dates encore peu envisageables à l'heure où j'écris cette petite introduction. Gardant ces enfants dans un coin de mon cœur, et pensant également à tous ceux qui vivent, avec la crise sanitaire que nous connaissons, une situation qui n'est pas plus simple pour eux que pour les adultes, j'ai voulu poursuivre le travail et les remercier de leur fantaisie.*

*Voici donc la version romancée de la pièce théâtrale La Promise, que je livrerai en feuilleton dans les semaines à venir, pour accompagner un retour à la vraie vie, les divertir et conserver avec eux un lien amical. S'il est destiné aux pré-adolescents, ce roman est ma première incursion dans l'univers du livre « pour enfants », genre auquel je suis peu habitué. Certains termes et tournures de phrases nécessiteront sans aucun doute quelques éclaircissements – peut-être même d'ouvrir ce gros machin poussiéreux et très lourd qui se trouve tout en bas de la bibliothèque et porte le curieux nom de dictionnaire. C'est l'autre but de ce feuilleton : susciter la curiosité de la langue, ne pas s'endormir sur ce qu'on connaît, rester vigilant sur le monde que nos décisions construisent.*

*Peut-être n'est-ce pas du tout un roman pour enfants. Cela restera néanmoins un roman. Bonne lecture.*

Laurent Kiefer. Anceins, 27 avril 2020  
des.mots.plein.les.poches@gmail.com

# Un bal se prépare

## 1. LA REINE JACQUELINE

La reine Jacqueline se tenait presque droite et immobile. Debout, à sa place préférée au centre du salon d'apparat (un salon dont elle avait choisi l'organisation et la décoration de façon qu'il soit parfait, tout comme elle), Jacqueline se rêvait en astre du petit royaume de Kallâs, autour duquel graviterait le reste du monde. Elle aimait se trouver à cet emplacement précis, entourée de ses deux vases bleu nuit, si immenses qu'ils la dépassaient en taille – notamment parce qu'elle avait accidentellement perdu cinquante centimètres deux ans auparavant –, et d'une douzaine de chaises damassées disposées symétriquement autour de sa personne. La teinte de ces chaises, un délicat camaïeu céleste, était admirablement assortie aux tentures de satin d'un bleu céruléen, qui lui-même s'accordait à la perfection à la tapisserie d'une nuance plus pâle, mais à peine plus verdâtre. Admirablement, car *elle* l'avait choisie.

Dans sa robe de soie orange, royale bien que petite, mais c'était un malheureux accident, Jacqueline appréciait d'être admirée. Le front haut, les yeux à demi abaissés sur le monde d'en bas, qui était malencontreusement et accidentellement revenu le monde d'en haut, ce qui l'obligeait à renverser la

tête dans le but de conserver son regard supérieur et lui causait à la longue des douleurs cervicales, le buste gonflé pour pallier la disparition de sa poitrine, tout en elle respirait la noblesse. Et l'autorité, à défaut de la grandeur. Tout était parfait. Jacqueline était prête à se faire entendre et admirer.

Fâcheux détail, Jacqueline se trouvait seule dans le salon d'apparat. Ses trois enfants, solennellement convoqués à 10h23, ne s'étaient pas montrés ; et la petite horloge qui égrenait ses secondes avec indifférence indiquait à Jacqueline qu'il était déjà quasiment 10h24. Jacqueline allait hurler. Elle allait prendre une profonde inspiration et hurler le nom d'Alice, si fort qu'Alice – qu'elle se trouvât à la cave, au grenier, dans les cuisines, la buanderie, ou au fond de la propriété occupée à biner les salades, ne manquerait de l'entendre et de rappliquer sans délai. Hurler le nom d'Alice était la principale occupation de la reine Jacqueline. C'était même son occupation favorite. Faire courir Alice était la seule activité physique à laquelle s'adonnait la reine Jacqueline – afin de garder forme, vigueur et souffle, elle hurlait donc à tout propos. Jacqueline prit une grande inspiration, ouvrit encore plus grand la bouche pour former un A, puis renonça à hurler en voyant Gérard entre dans le salon en se cognant l'épaule dans l'encadrement de la porte.

Sans même s'apercevoir qu'il n'avait bousculé personne, Gérard s'excusa, car c'était un jeune homme très bien élevé, et poursuivit son chemin jusqu'à l'une des chaises damassées, où il prit place sans même quitter des yeux une seule seconde ce qu'il tenait entre ses mains et monopolisait toute son attention : un livre. Il ne parut pas s'émouvoir davantage lorsque la reine Jacqueline, toujours droite au milieu de la pièce, poussa un profond soupir.

« Il est 10h24, Gérard », dit-elle sur un ton de reproche, ce à quoi il se contenta de répondre en émettant son expression la plus habituelle : « Hum hum », qui était typiquement la réaction de Gérard à toute question, ou plus simplement à toute phrase à laquelle il n'avait strictement rien écouté. Gérard n'écoutait pas grand-chose.

Un hurlement déchira le silence, dans lequel il put reconnaître le nom de la servante du château : Alice. La puissance du cri fit un instant vibrer les deux vases. Gérard tourna tranquillement une page de son livre.

Pâle et essoufflée, Alice apparut à l'entrée du salon, dans sa longue robe toute noire qui la faisait vaguement ressembler à un vieux corbeau fatigué.

« 10h25, Alice.

— J'en suis ravie, majesté.

— Je me fiche de votre état d'esprit, Alice ! Je vous ai demandé de quérir mes filles ! Où sont-elles ?

— Elles arrivent, répondit Alice en soupirant.

— Trouvez-les ! » éructa la reine.

Alice ferma les yeux, soupira et tourna les talons. On l'entendit marmonner à voix basse dans le couloir.

La reine Jacqueline était devenue toute rouge, ce qui n'allait pas du tout avec le orange de sa robe ; mais elle ne savait malheureusement pas devenir orange lorsqu'elle se mettait en colère, ce qui la mettait encore davantage en colère.

« Gérard ! beugla-t-elle. Où sont vos sœurs ?

— Pas dans cet ouvrage », répondit-il calmement en désignant son livre, ce qui eut pour effet de faire passer le visage de la reine d'un rouge soutenu (et fort disgracieux, donc), au cramoisi le plus abominable.

« Gérard ! Comment répondez-vous à votre mère ?

— Avec la bouche, articula-t-il sans quitter son livre des yeux.

— Gérard ! Un futur roi ne saurait s'abaisser à faire preuve d'humour.

— Cela tombe fort bien, ma mère : je n'ai aucune intention d'occuper votre trône. »

C'était la tradition : Gérard n'était pas le premier né de la famille royale, puisque sa sœur Garance l'avait précédé de trois ans ; mais en tant que seul garçon de la famille, on n'attendait rien moins de lui qu'il devînt le nouveau roi dès sa majorité, qui ne tarderait plus. Hélas. Car Gérard n'avait aucunement l'intention de prendre la place de son père, le roi Robert, mort trois ans plus tôt

en perfectionnant des figures acrobatiques en compagnie de sa cousine Gilberte. Le roi Robert était un acrobate connu dans toute la contrée. On prétendait même que s'il n'avait eu la charge de roi, il aurait probablement dirigé un cirque itinérant. L'Histoire, néanmoins, en avait voulu autrement.

Depuis son enfance, Gérard avait des occupations peu variées, et tout aussi peu en accord avec sa condition de prince, mais il s'y adonnait avec passion. La lecture, on l'aura compris, était la principale. La bibliothèque du château était assez fournie en livres divers ; les traités de chevalerie y côtoyaient les généalogies, les sagas épiques le disputaient aux manuels de savoir-vivre. Pamphlets, thèses philosophiques, recommandations religieuses, fantaisies courtoises ; malgré son jeune âge, Gérard avait tout lu, et désespérait à l'avance du refus sans appel de la reine de faire l'acquisition de nouveaux ouvrages, qui n'avaient pour effet, prétendait-elle, que de pervertir l'esprit des jeunes gens en les empêchant d'aller guerroyer, à l'image de leurs aînés. La dernière découverte de Gérard avait été le roman d'aventures, et tout particulièrement la quête grandiose d'un dénommé Perceval, auquel il avait beaucoup rêvé. La rêverie était en effet, on l'aura deviné, la deuxième grande passion du prince Gérard. Il avait pris Perceval pour modèle et n'aspirait qu'à suivre son glorieux exemple. Et c'est ainsi qu'était née la troisième passion de Gérard, qu'il ne désespérait pas d'expérimenter un jour : la marche à pied. Partir sur les chemins, seul, à l'aventure, en quête de quelque chose dont il ne saisissait pas encore tout à fait la nature – mais cela viendrait, il en avait la profonde conviction.

Pour toutes ces raisons, Gérard n'avait que faire de prendre la place de sa mère sur le trône ; rester le fondement vissé sur un inconfortable fauteuil en bois, sans même un petit coussin, avec un couvre-chef trop lourd pour sa pauvre tête, à écouter les plaintes incessantes de sujets qui n'entendaient rien à la poésie, à recevoir les envoyés de monarques voisins désireux de s'unir pour perdre son temps à aller taper sur un plus faible, ou encore organiser des bals inutiles comme celui qui se tiendrait trois jours plus tard – tout cela était au-dessus de ses forces. Il ne voulait nullement de ce qu'on désignait par le mot

« pouvoir », et qui n'était finalement qu'une servitude – dès que l'occasion se présentait, il ne manquait d'ailleurs jamais de le rappeler à sa mère, comme il venait de le faire à l'instant.

Outrée par l'entêtement incompréhensible de son fils, la reine Jacqueline usa d'une formule idiote, malheureusement fort répandue chez tous les parents qui se trouvent à court d'arguments face à leur progéniture : « Combien de fois devrai-je vous le répéter, Gérard ? Taisez-vous quand vous me répondez. Insolent ! »

L'agacement de la reine cessa d'un seul coup. Tournant la tête vers l'entrée du salon, elle écarquilla les yeux, le souffle suspendu, une main posée sur le haut de sa gorge, la bouche entrouverte sur un sourire discret.

Grande et altière, sa longue chevelure brune et parfaitement lisse recouvrant le dos nu de sa robe plissée, gracieuse et silencieuse, Garance venait d'entrer dans le salon. Elle s'interrompit à quelques pas de la porte, avant d'imprimer un vif mouvement circulaire à ses hanches, dans l'objectif de faire discrètement voler le bas de sa robe. Lorsqu'elle fut tournée vers la chaise destinée à l'accueillir, elle prit le temps de s'y rendre, non sans marquer une certaine cadence dans sa démarche, comme lorsqu'elle se dirigeait vers l'autel chaque dimanche afin d'y quémander, de ses immenses yeux bleus levés vers le prêtre et le ciel derrière lui, l'hostie qu'il glissait entre ses lèvres à peine entrouvertes mais toujours aimablement fardées. Parvenue à sa chaise, elle y prit place. Il sembla à Gérard, qui ne pouvait se retenir de l'observer du coin de l'œil, qu'elle n'y avait posé que l'extrémité d'un bout de fesse, tant sa grâce et sa légèreté étaient proverbiales. Lorsqu'elle eut aperçu son reflet dans l'un des vases lustrés, elle remua indolemment la tête afin de rajuster sa chevelure et poussa un léger soupir d'aise.

« Garance chérie, miaula la reine Jacqueline, mon adorée, ma colombe... J'ai failli attendre...

— Pardon mère, répondit Garance de sa voix grave et soufflée. J'observais ma jument d'ébattre dans la prairie.

— Comme c'est chou, remarqua la reine.

— A contempler de telles merveilles, reprit Garance, on perd la notion du temps.

— Mon rubis... »

Sans quitter son livre des yeux, sans jeter à sa mère le moindre regard, car il connaissait par cœur l'expression abêtie de ses traits lorsqu'elle contemplait sa fille adorée, et avait appris depuis fort longtemps à ne plus en éprouver de jalousie, Gérard ne put s'empêcher de dire avec perfidie : « Absolument futile, mais charmant... A ton image, ma sœur. »

Garance était habituée à de telles réflexions de la part de son frère – c'était entre eux deux un jeu quotidien et inconséquent.

« Certainement moins futile, répondit-elle sans se départir de son élégance, que de dévorer les vieux ouvrages d'une bibliothèque tellement poussiéreuse que même les rats la négligent...

— Gérard ! intervint la reine ; cessez d'importuner votre sœur Garance. Rappelez-vous l'amour que lui portait feu le roi Robert, votre malheureux père défunt. Un peu de respect !

— Eh oui, Gérard, renchérit suavement Garance. J'étais la préférée. Il n'y a qu'une préférée. C'est parce que je suis la plus belle. La plus élégante. La plus fine.

— Oui, c'est bien, c'est bien », conclut la reine Jacqueline qui désirait faire reporter l'attention générale sur sa propre personne ; et qui savait surtout qu'une fois lancée sur son autoportrait, Garance finissait inmanquablement par raconter n'importe quoi. Sa fille poursuivit néanmoins :

« J'ai la plus belle coupe de cheveux. Je suis la préférée, parce que mes prunelles sont des pierres précieuses. Ma peau ? De la soie. Je suis... la plus

— La plus modeste, compléta Gérard.

— C'est exact, fit-elle avec un petit rire ravi. J'ai inventé le cheval. Et la selle qui permet de le chevaucher.

— Tu devrais monter dessus et filer le plus loin possible, conseilla-t-il, afin d'éclairer le monde de ton intelligence.

— Non, mon frère. Car ici, je suis aimée. »

Elle tourna la tête vers sa mère, laquelle ne put s'empêcher de prononcer : « Mon saphir... » en papillonnant des paupières. Dans un éclat de voix plus enthousiaste encore, Garance conclut : « Ah, ma mère ! Je suis si heureuse d'être moi-même ! »

Mais l'instant suivant, ses traits s'assombrirent et elle parut grogner : « Ah mince ! Voilà ma cruche de sœur et son insolente suivante. »

## 2. L'ANNONCE FAITE A ARIANE

Effectivement, dans le couloir, derrière la silhouette noire d'Alice qui progressait à petits pas, on pouvait deviner la princesse Ariane, tout occupée à décroquer la terre qui s'était encore logée sous ses ongles, et juste à côté d'elle, l'indélicate Prune, qui faisait tout à la fois office de servante et de confidente à la dernière-née de la famille royale, et qui pour l'heure boitillait sur une chaussure qu'elle ne parvenait pas à enfiler correctement, car un caillou s'y était logé. Captivées par l'étude passionnante de la pollinisation des fleurs, à genoux dans les plates-bandes, elles avaient totalement oublié la convocation de la reine.

Rien qu'à voir approcher sa dernière fille, Jacqueline eut la désagréable impression que son cou, ses joues et même son dos la démangeaient. L'étiquette lui interdisait le moindre petit gratouillis, même très discret, et elle ne pouvait pas non plus se mettre à hurler « Alice » pour calmer ses nerfs, à moins de passer pour folle dans la mesure où Alice se tenait à quatre mètres d'elle. Elle en voulut encore plus à sa fille Ariane, dont le seul souvenir provoquait inmanquablement ce genre de démangeaisons irrépressibles – pour ne rien dire de sa présence, donc... Depuis plusieurs mois, la reine cherchait un moyen efficace de se débarrasser de son adolescente de fille, et c'était la raison pour

laquelle elle s'était donnée tant de mal pour organiser le bal qui devait avoir lieu trois jours plus tard, et auquel tout le royaume avait été convié, en plus des royaumes voisins, et même ceux sur lesquels on avait l'habitude de taper.

Lorsqu'elles furent toutes trois entrées dans le salon, Alice, avec la satisfaction d'avoir accompli sa mission (rassembler le troupeau familial en temps et en heure), osa une petite révérence, et murmura : « Voici, ma reine ». Elle n'obtint pour tout remerciement qu'un aimable :

« Taisez-vous, boniche. On vous a demandé quelque chose ? Filez de là.  
— Avec grand plaisir. »

Alice se mordit l'intérieur de la joue pour ne rien répondre d'autre. Faire preuve d'insolence ne servirait qu'à exciter davantage la vieille. Elle se réjouit même de les laisser entre eux s'adonner à une activité qui finissait toujours dans les cris. Elle n'avait finalement rien à faire dans ce conseil de famille, quel que soit son objet. Elle s'éloignait, soulagée d'avoir un moment de paix, lorsque la voix de Garance la retint.

« Alice ? Avez-vous terminé l'ourlet de ma robe ?

— Je m'en occuperai dès que j'aurai achevé de raccommoder les chaussettes de votre cousine l'archiduchesse, répondit-elle aimablement en se retournant vers le salon.

— Pardon, ma sœur, intervint Ariane à l'intention de Garance ; mais les nouveaux rideaux de ma chambre passeront avant vos colifichets. »

C'était parti. Ils allaient se battre, oui, mais uniquement pour confier à Alice une nouvelle liste de tâches. Alice courba l'échine – elle avait effectivement oublié la paire de rideaux.

« Alice, se plaignit encore Ariane ; on me voit du parc dans mon intimité...

— Eh bien couvrez-vous, plaisanta Garance.

— Il manque un bras à ma robe de chambre, j'ai l'air de quoi ? »

Il est vrai que la pauvre enfant, en pleine croissance, avait gagné une tête en à peine deux petits mois – toute sa garde-robe ressemblait à présent à une panoplie de nain, quand elle ne se déchirait pas purement et simplement à force de tirer dessus pour tenter vainement de la rallonger. Alice avait promis de

s'occuper au plus vite de ce problème vestimentaire, en comptant sur l'aide de Prune, sur les épaules de laquelle il revenait tout autant de veiller sur le confort de sa jeune maîtresse. Mais l'aide ne venait pas. Prune, choyée par Ariane et maligne comme une armée d'écureuils, avait toujours mieux à faire. D'ailleurs, avec toute la meilleure volonté du monde, Alice ne pouvait pas faire passer les intérêts des uns devant ceux des autres – elle réglait les problèmes dans l'ordre de leur arrivée, car la liste ne cessait de s'allonger. Elle se permit de le leur faire remarquer :

« Je dois d'abord nettoyer les bottes du prince Gérard. Et vu l'état dans lequel il les a mises...

— Et les ressemeler, Alice, lui rappela Gérard ; il y a un trou gros comme mon poing dans la botte gauche.

— Mais je n'ai aucune formation en cordonnerie !

— Ben, faut innover, un peu », se moqua l'insupportable Prune.

Alice s'apprêtait à lui rappeler qu'entre domestiques, elles se devaient un minimum de solidarité, mais l'intervention de la reine l'en empêcha : « Alice ! Le sol de ma chambre est crotté. La reine avant tout, ma fille !

— Oh, j'ai pas dix bras ! » s'emporta la servante, en se rappelant qu'ils n'avaient encore rien mentionné du lavage des vitres, du récurage des gamelles de la cuisine, du ramonage de la vieille cheminée, du remontage de l'horloge du vestibule, des semis du potager, du balayage de la cour, de l'arrosage des massifs, du dépoussiérage des tentures, pas plus que du chargement et du stockage de bois de chauffe pour l'hiver suivant, de la lessive, du repassage, de l'époussetage de la collection de chèvres en faïence de la reine Jacqueline, ni même de la restauration du portrait de feu le roi Robert, qui s'était pris une fléchette dans l'œil et n'avait pas l'air plus intelligent, éborgné, qu'il ne l'avait paru de son vivant.

« On devrait être au moins six à s'occuper de ce château, ajouta Alice ; c'est de ma faute si vous avez viré tout le monde ?

— Cela vous pend au nez ! » menaça la reine. Mais Alice savait pertinemment qu'elle ne risquait pas de se faire renvoyer – moins encore à trois jours du grand bal.

« Eh bien je me moucherai ! fit-elle avec insolence. Si vous croyez me faire peur... Vous feriez quoi, sans moi ? Je n'arrête pas de la journée !

— Allez vous occuper, mais sortez d'ici », ordonna la reine.

Alice s'éloigna avec son marmonnement habituel. Jacqueline se tourna vers la suivante de sa fille, et ajouta : « Et vous aussi, Mirabelle. »

Il y eut un moment d'incompréhension générale. Prune et Ariane se retournèrent, croyant que la reine venait de s'adresser à une personne qu'elles n'auraient pas remarqué. Puis comprenant qu'il ne s'agissait que d'une humiliation supplémentaire, la suivante se désigna elle-même du doigt et articula à l'intention de la reine, d'une voix aussi forte que si elle s'adressait à quelqu'un d'un peu dur d'oreille :

« Prune.

— C'est pareil, rétorqua la reine.

— C'est une variété, mère, crut bon de faire remarquer Gérard.

— On s'en fiche ! intervint Garance que la situation commençait à lasser. Quand on aura besoin d'un cours de botanique, on fera appel à tes lumières. Si tant est qu'on trouve le bon étage... »

Toujours plongé dans son livre, Gérard ne put s'empêcher de sourire à la réflexion de sa sœur. Il cherchait déjà la répartie suivante, on l'entendit murmurer : « Attends, seulement... »

« Encore en train de lire ? remarqua Ariane, avant de poursuivre d'un air docte : Les rois ne cultivent rien, grand crétin. Et surtout pas eux-mêmes. Dans la famille, tous les hommes ont pris bien garde de demeurer illettrés. Cela les aide à se faire trucider plus rapidement sur le champ de bataille. Ils encombrant moins.

— Pour la dernière fois, je ne serai pas roi, rappela Gérard. Je me fiche du pouvoir. Gardez-le.

— On ne vous demande pas votre avis », trancha la reine, que l'obstination de son fils agaçait et inquiétait tout à la fois – depuis quelques mois, ses enfants semblaient se liguier contre elle et refusaient de lui obéir aveuglément, comme lorsqu'ils étaient petits. Il lui fallait remédier à ces tentatives de rébellion, à ce vent de révolte matricide, et de la façon la plus implacable. Elle remarquait néanmoins que depuis qu'elle avait accidentellement perdu cinquante centimètres, son autorité avait quant à elle été réduite d'une bonne moitié, d'autant que ses enfants continuaient de grandir, et qu'elle était donc devenue le plus petit individu de la famille. Cela n'aidait pas. Or, si la reine Jacqueline voulait conserver sa réputation et sa noblesse, elle devait impérativement se faire obéir de tous, à commencer par les domestiques.

« Vous ! fit-elle en désignant Prune. Dehors ! Des pommes de terre attendent d'être épluchées en cuisine.

— Je peux pas, couina piteusement la suivante. J'ai une crampe aux doigts, ça fait super mal. »

Prune ne voulait pas abandonner sa jeune maîtresse face à une famille qui ne lui voulait pas que du bien. Ariane était trop timide pour se défendre, même si elle commençait à avoir son franc-parler. Garance eut beau ordonner à Prune de les laisser, cette dernière ne bougea pas d'un pouce. Le calme revint tacitement lorsqu'Ariane eut demandé à sa mère pour quelle raison si urgente elle les avait convoqués à 10h23. Avec toutes leurs palabres, il était déjà 10h31. On se tut. On savait qu'une fois ces raisons invoquées, chacun retournerait tranquillement à ses occupations. Gérard tourna une page de son livre.

« Mes enfants ! commença Jacqueline après s'être inutilement éclairci la gorge. J'ai pris une grave décision. Vous le savez, c'est le rôle d'une bonne mère, je veux votre bonheur à tous. Notamment le vôtre, Ariane.

— Ah bon ? ne put s'empêcher de remarquer Ariane à voix haute ; puis voyant qu'elle n'aurait pas dû interrompre sa mère qui reprenait une teinte rougeoyante, elle ajouta : Je n'étais pas trop au courant, mais si vous le dites, mère... »

Garance eut un petit rire méprisant. Tous, dans cette salle, savaient qu'Ariane n'était pas appréciée au château. Depuis la mort du roi, la situation n'avait fait qu'empirer ; la reine se montrait agressive avec sa dernière fille, Gérard un peu plus indifférent qu'à l'accoutumée, et Garance avait peu à peu compris qu'en l'absence du roi, plus personne ne lui ferait le reproche d'être ouvertement jalouse de sa cadette. Enfant, Ariane avait été geignarde et craintive, sachant tenir le rôle qu'on lui réservait : celui d'une petite fille sans intérêt. Depuis quelques mois cependant, sans doute sous l'influence de sa suivante, Ariane ne se plaignait plus, mais apprenait à se montrer ironique. Cette marque d'esprit et de critique agaçait l'aînée de la fratrie, qui ne manquait jamais une occasion de la remettre à sa place. « Tu fais allusion à quelque chose en particulier ? » lui demanda-t-elle.

Prune allait répondre pour sa maîtresse, mais Ariane fut plus rapide : « Non non. Aucun sous-entendu. J'ai parfois juste l'impression que si vous pouviez vous débarrasser de ma personne, vous sauteriez sur le premier prétexte qui se présente. »

Un lourd silence suivit sa remarque. Garance et sa mère échangèrent un regard entendu. Gérard avait levé le nez de son livre et regardait sa petite sœur comme s'il la découvrait pour la première fois. « Ah, finalement tu es peut-être plus fine que tu ne le parais de prime abord », dit-il comme pour lui-même, sur le ton de quelqu'un qui fait une réflexion amicale sur l'harmonie d'un joli tableau, ou l'ensoleillement de la campagne en fin d'après-midi. Puis il replongea dans sa lecture.

« De quoi parles-tu, petite imbécile, siffla Garance. Tout le monde t'aime, ici. On tolère même les débordements de ta suivante. C'est une preuve suffisante.

— Silence ! » ordonna la reine. Elle enroba sa cadette d'un regard doux et – chose qui n'avait pas dû arriver depuis sa prime enfance – elle lui *sourit*. Prune était si peu habituée à voir sourire la reine qu'elle crut d'abord à une attaque d'épilepsie. Jacqueline quitta même sa posture rigide pour faire quelques pas et venir prendre les mains de sa fille.

« Ariane, dit-elle doucement, le temps est venu pour toi. Tu as bien grandi ! »

Ariane sentit ses joues s'empourprer. Elle rêvait de ce moment depuis de nombreux mois : cet instant précis où sa mère, qui n'aspirait qu'à se débarrasser d'elle, lui annoncerait avec quelques années d'avance la décision de l'émanciper, et de lui céder la petite mesure qui devait lui revenir à sa majorité. C'était une demeure humble, dont personne ne voulait ; petite, isolée, un peu froide et humide, certainement investie par des colonies d'araignées de toutes tailles. Mais elle y serait parfaitement autonome et pourrait, accompagnée de Prune, poursuivre son étude des mystères de la nature. Tremblante d'impatience, elle attendit que la reine poursuivît.

« Tu es suffisamment mûre à présent. Oui, il est temps pour toi de devenir une femme ! Dans cette optique, je t'ai promise au chevalier Albert. Tu le rencontreras demain et tu l'épouseras dans trois jours. A l'occasion du bal. Ce sera grande réjouissance pour toute la contrée, et grand soulagement pour ta pauvre mère. »

Le sourire de la reine était si large qu'il lui découvrait les dents. Elle sentit Ariane se mettre à trembler et lui lâcha les mains, avant d'aller reprendre sa place au centre du salon d'apparat.

« Ça y est ? demanda Gérard en se levant. C'est terminé ? Je peux retourner à la bibliothèque ?

— J'ai dit ! conclut la reine d'une voix forte.

— Eh ben c'est pas dommage. »

En sortant, le nez dans son livre, il écrasa le pied de Prune qui réprima un juron. Les yeux dans le vague, Garance souriait avec un air de vertu. La reine observait le visage d'Ariane avec une profonde satisfaction : bouche entrouverte, les yeux humides, comme pétrifiée, la jeune fille avait définitivement un air d'attardée mentale.

Jacqueline se dirigea vers le couloir. Au passage, elle fit une nouvelle halte devant Ariane. « J'entends votre ravissement, ma fille, lui dit-elle. Ne me

remerciez pas. » D'un geste rapide sous le menton, elle lui ferma la bouche. Les dents claquèrent. La reine sortit.

Puis ce fut au tour de Garance, qui vint rajuster une mèche de cheveux derrière l'oreille de sa sœur et lui souffla : « Le chevalier Albert... Chanceuse... »

### 3. LE STRATAGEME DE PRUNE

Jamais Prune n'avait vu sa jeune maîtresse aussi désespérée. Comme sortie de son propre corps. La jolie jeune fille blonde aux joues rosées était devenue pâle comme une morte. Son regard toujours enjoué et malicieux se perdait à présent dans les larmes. Ses épaules s'étaient affaissées, son dos se courbait sous le poids de cette décision.

Prune savait que la sentence de la reine était sans appel : lorsqu'elle avait une idée stupide en tête, rien ne pouvait l'en déloger ; on pouvait même dire à coup sûr que plus l'idée s'avérait stupide, plus elle était profondément ancrée dans son vieux cerveau ratatiné. Surtout en ce qui concernait la pauvre Ariane. Prune savait également pour quelle raison la reine Jacqueline avait désigné le chevalier Albert comme futur époux de sa fille : Albert était très riche, car il avait hérité de terres très étendues, qui bordaient le royaume sur toute la région ouest ; il s'agissait donc d'un rattachement de territoire non négligeable. Mais la véritable raison de ce choix, il fallait la chercher du côté de Garance – la fille aînée de la reine accepterait de contracter un mariage d'intérêt, mais certainement pas avec un homme aussi dénué d'intelligence qu'Albert. Et il fallait bien le reconnaître, le chevalier Albert était à l'ouest à plus d'un titre. Il n'avait d'ailleurs hérité qu'après avoir accidentellement éradiqué l'ensemble de sa famille en les faisant grimper dans une nacelle volante de son invention et dans laquelle il n'était pas monté car il n'y avait plus de place – nacelle qui avait

volé très haut, certes, mais s'était lamentablement et dramatiquement écrasée, laissant Albert seul au monde. Désignée comme épouse potentielle, mais désireuse de rester vivante quelques années de plus, et reconnaissant néanmoins l'intérêt politique qu'il y avait à unir sa famille à celle du chevalier Albert (c'est-à-dire à Albert lui-même puisque tous les autres étaient morts), Garance avait donc glissé à sa mère cette curieuse idée de lui faire épouser Ariane. Jacqueline avait trouvé l'idée excellente, puisqu'elle gagnait des terres immenses, tout en fichant Ariane à la porte, et Prune avec.

Prune n'avait donc aucun espoir d'infléchir la décision de la famille concernant Ariane. Le seul qui aurait pu donner un avis contraire était Gérard. Mais cet avis n'étant contenu dans aucun livre, c'était peine perdue. Il lui restait à convaincre Ariane elle-même que ces épousailles étaient une riche idée. Le trouble de sa maîtresse était peut-être dû à une joie trop grande pour être clairement exprimée ? Prune en doutait cependant.

Lorsqu'elles se retrouvèrent seules dans le salon d'apparat, Ariane poussa un faible cri. Prune lui glissa une chaise sous les fesses au moment où les jambes d'Ariane se dérobaient sous elle.

« Là, là, asseyez-vous, maîtresse, lui dit-elle faussement enjouée en essayant de la maintenir assise à peu près droite. Si vous tombez par terre, vous risquez de vous faire un bleu, ce serait disgracieux. Surtout pour le mariage.

— Mar... Mar..., répéta Ariane.

— Votre... robe ?... »

Ariane faisait des signes de la tête si désespérés que Prune ne pouvait réellement déterminer s'il s'agissait d'un « non », d'un « oui », d'un « peut-être » ou d'un « cherche encore ». Elle s'obstinait à répéter cette seule syllabe :

« Mar... Mar...

— Ma rosace ? proposa Prune. Maritime ? »

Ce n'était pas cela.

« Marteau ? Maréchal ? Non plus... Non non, ne dites rien, ne dites rien, j'adore ce jeu, je vais trouver.

— Avec tout ce qu'il y a à faire au château, dit Alice qui passait devant le salon et les avait aperçues, vous pensez vraiment que c'est le moment de jouer aux devinettes ?

— Absolument pas, répondit Prune. D'ailleurs, il y a des pommes de terre à éplucher en cuisine. Tu devrais y aller, ajouta-t-elle dans l'espoir de se débarrasser de la domestique, elles sont impatientes de faire ta connaissance.

— Tu te fiches de moi ?

— Absolument.

— Tu me prends pour ta bonne ?

— Oui.

— Ça finira mal ! » fit Alice en s'éloignant.

Prune retint sa respiration lorsqu'Ariane parvint enfin à articuler le mot « Mariage ? ». La suivante s'efforça d'afficher un sourire ravi :

« Oui ! C'est formidable, n'est-ce pas ? Si jeune et déjà casée. Bientôt enceinte, bientôt utile, ajouta-t-elle pour l'encourager à se réjouir. Si vous saviez comme je vous envie !

— Mais Prune, tu es devenue folle ?

— Folle de joie, absolument.

— Arrête ! »

Prune cessa de sourire et regarda piteusement sa maîtresse. Puis elle s'excusa :

« D'accord. C'était juste pour vous reconforter un peu.

— Je ne peux pas me marier, se lamenta Ariane.

— Vous savez, ça finit toujours par arriver, alors à treize ans ou à quarante-deux...

— Je ne plaisante pas ! Enfin, Prune... »

Ariane ouvrit les mains devant elle en signe de désespoir, avant de prononcer le nom fatidique :

« Le chevalier Albert ?!

— J'avoue que votre mère a tapé un peu fort, mais bon... » Prune tenta de rassembler tout son bon sens avant d'ajouter : « Vous savez, avoir un mari stupide, c'est l'assurance de pouvoir le berner sans trop d'efforts...

— Je ne peux pas croire que tu soutiennes cette décision, dit Ariane froidement. Il s'agit de ma vie. Je ne vais pas me marier à mon âge ! Treize ans ! Ça ne va pas bien ? De plus, je n'ai aucune envie de devenir une épouse. J'ai déjà une vie, je me fiche de m'encombrer d'un mari immature sur lequel il va me falloir veiller comme si j'étais sa maman ! C'est non ! Tu dois m'aider.

— Je ne peux pas vous épouser à sa place, tenta de plaider Prune.

— Je ne te parle pas de ça. Tu es ingénieuse. Tu as toujours d'excellentes idées... »

L'esprit de Prune tournait à plein régime. Trouver une solution. Sauver sa jeune maîtresse. Tout sauf le mariage. Elle tenta de rassembler ses idées à voix haute – elles ne seraient pas trop de deux pour échapper à cette perspective.

« Voyons. Votre mère veut vous marier pour se débarrasser de vous. Sinon, elle aurait choisi Garance, sa préférée. Il faudrait trouver moyen d'éloigner le chevalier Albert... Ou de le dégoutter de vous... Ou de le faire tomber amoureux de quelqu'un d'autre.

— Ça, c'est une bonne idée, s'enthousiasma Ariane. De Garance, justement. C'est son rêve, de diriger un royaume.

— Je ne pense pas que Garance soit intéressée par Albert, bien au contraire... Laissez-moi réfléchir. Je suis sûre que je vais trouver. »

Prune commença à faire les cent pas dans la pièce. Son regard était vif et passionné. Elle allait inventer quelque chose. Ariane en avait la certitude. Il le fallait !

« Pas d'inquiétude, je vais trouver, répéta Prune.

— Et en attendant ? quémанда Ariane pleine d'impatience.

— En attendant... eh bien... Faites comme si vous n'aviez rien entendu.

— Comment ça ? ».

Prune s'était soudain interrompue dans sa marche. Elle se tourna vers la jeune fille comme si elle venait de trouver un remède miracle. « Faire la sourde ! » dit-elle. Ariane ne comprenait vraiment pas où elle voulait en venir.

« Hein ? fit-elle avec la surprise la plus sincère.

— Comme ça, répondit Prune en revenant vers elle. Votre « hein », là, il était parfait.

— Hein ? répéta Ariane après une hésitation.

— Vous voyez, renchérit la suivante, c'est très simple et efficace. »

Ariane commençait à comprendre.

« Plexiglas ? demanda-t-elle avec un demi-sourire.

— Exactement », conclut Prune.

# La Princesse sourde

## 4. L'ARCHIDUCHESSE GEORGETTE

En parvenant dans la cour du château, l'archiduchesse Georgette s'étonna qu'aucun palefrenier ne vînt à sa rencontre pour l'aider à descendre de cheval. Elle était accoutumée à ce que sa tante Jacqueline se débarrassât très régulièrement de son personnel (elle était crainte pour son caractère un tantinet irascible), et qu'elle peinât de plus en plus à en renouveler les effectifs – tout le monde savait, dans la contrée, que le petit royaume de Kallâs n'était pas l'endroit le plus accueillant pour la valetaille. Mais tout de même, il était agaçant d'avoir à se débrouiller seule, et l'archiduchesse Georgette ne venait pas rendre visite à sa famille royale pour se retrouver plus mal servie que dans son propre château !

Elle descendit de sa jument d'une façon qui ne peut être qualifiée de gracieuse. Elle parvint à poser les pieds sur le sol de graviers poussiéreux sans se tordre les deux chevilles, mais comprit un peu tard pour quelle raison elle ressentait un grand courant d'air sous sa robe : un pan de celle-ci était resté coincé sous la selle, et Georgette tira si maladroitement que la robe, en cédant, lui tomba sur la tête en la revêtant comme une cape. Elle pensa avec angoisse

que le château entier allait s'apercevoir que sa paire de pantalons de lin n'était plus du tout à la mode. En rabattant sa jupe sur ses jambes, elle parvint à arracher la mantille qu'elle avait mis une éternité à installer convenablement : ses beaux cheveux blonds étaient décoiffés, et une lourde mèche, elle le sentait, pendouillait sur sa joue gauche. Fort heureusement, la cour était vide, et personne ne semblait traîner du côté des fenêtres. Elle attacha sa monture près d'un petit abreuvoir destiné aux coursiers, et pénétra en hâte dans le vestibule, où se trouvait un miroir qui lui permettrait de se redonner une apparence présentable.

Il régnait dans le château un silence très inhabituel. La demeure de la reine n'avait jamais résonné de cris ou de clameurs réjouies, même du temps où ses trois cousins étaient encore de petits enfants. Mais ce jour-là, il y avait quelque chose d'inquiétant à ne rien entendre ; juste l'écho de sa voix alors qu'elle signifiait son arrivée. Il devait s'être passé quelque chose. Georgette n'était pas vraiment attendue, le bal n'aurait lieu que le surlendemain ; mais elle avait supposé que sa venue inopinée ravirait sa tante, ainsi que ses cousines.

D'un regard elle vérifia que la cour était toujours vide. Pas un bruit. Elle actionna le lourd heurtoir de la grande porte, déjà ouverte, dont les coups se répercutèrent de façon lugubre, comme dans un tombeau. Enfin, elle réitéra son appel, d'une voix qu'elle voulait assurée mais qui ressemblait plutôt à un miaulement de chaton ayant perdu sa mère : « Ouh, ouh ! Je suis arrivée... Ma tante ? » Une silhouette noire apparut sans un froissement d'étoffe, au bout du couloir qui menait aux cuisines. Alice était pâle comme la mort. Son visage était si maigre et fatigué qu'on ne faisait plus vraiment la différence avec le crâne d'un squelette.

« Archiduchesse, fit Alice en venant à sa rencontre à tout petits pas ; vous étiez attendue ? Aujourd'hui ?

— Nenni, répondit Georgette que cette question mettait soudain dans l'embarras. Je viens manger », ajouta-t-elle enjouée, car il se trouvait qu'elle était affamée. Comme Alice ouvrait des yeux angoissés, Georgette se mit à douter encore plus – après tout, peut-être n'était-ce pas une bonne idée de

débarquer à l'improviste. Elle fit donc comme si Alice n'avait pas compris le terme :

« Je viens ménager, corrigea-t-elle.

— Pardon ?

— La... la susceptibilité de ma tante, dit très vite Georgette un peu pris au dépourvu. Vous savez comme elle tient à ce que sa famille se montre toujours présente auprès d'elle... Et je viens également récupérer mes chaussettes. Sont-elles sèches ?

— Archi-sèches, ça fait une semaine que vous me les avez confiées, répondit Alice avant de poursuivre mal à son aise : Mais le soucis...

— C'est parfait ! coupa Georgette. Allez quérir ma tante, Alice.

— C'est que... »

Alice ignorait tout de la réaction de la reine Jacqueline. Sa nièce Georgette était toujours la bienvenue au château, c'était du mois le sentiment général supposé par Alice concernant les visites de la jeune archiduchesse – qui venait d'ailleurs de plus en plus souvent. Mais ce n'était bien sûr qu'une supposition, la reine Jacqueline n'étant capable de donner de signes de satisfaction sur *rien*. Si elle n'était pas heureuse de voir sa nièce, particulièrement en ce jour, c'était sur elle, Alice, que sa colère allait encore retomber. Elle se résolut donc à expliquer à Georgette pour quelle raison sa visite impromptue pouvait être froidement accueillie. Peut-être Georgette comprendrait-elle ? Et repartirait-elle discrètement... Avec ses chaussettes, bien sûr.

« C'est que nous attendons le chevalier Albert d'une minute à l'autre, et...

— Le chevalier Albert ! » s'écria Georgette d'une voix beaucoup trop aiguë pour être indifférente.

En son for intérieur, Georgette se traita de sotte : une jeune femme de sa condition se devait de garder son calme en toute circonstance. De quoi avait-elle l'air, à pousser des cris dignes d'une vulgaire volaille toute ravie d'avoir pondu son œuf du jour ? Ridicule ! Cependant, le chevalier Albert !... Ce jeune homme si blond, si beau, si gracieux, si valeureux, si dénué de vices. Si riche

également. Si célibataire, ce qui faisait de lui l'époux idéal. L'homme de son cœur, assurément.

« Il vient déjeuner, poursuivit Alice. Comme vous le savez sans doute, il doit épouser la princesse Ariane. »

Georgette entendit distinctement son cœur, son tendre cœur de femme meurtrie, cesser de battre ; puis se briser en deux, d'un coup sec, comme une porcelaine qu'on pose trop rudement sur une table.

« Je l'ignorais, dit-elle d'une voix éteinte.

— Votre tante est donc extrêmement occupée », acheva Alice en espérant que l'archiduchesse viderait les lieux. Mais non. Elle ne partait pas. Elle restait là, les yeux dans le vague, les bras ballants, comme une poupée dénuée de vie et d'intelligence. Elle ne partirait pas ! En désespoir de cause, Alice déclara qu'elle allait tenter de prévenir la reine, et se hâta vers les étages.

« Très aimable », murmura Georgette, à qui il restait quelques réflexes de politesse. Comment sa petite cruche de cousine pouvait-elle se retrouver promise à l'exceptionnel chevalier Albert ? Il y avait là quelque chose de profondément injuste. D'autant que Georgette, elle, était prête pour le mariage, avec Albert ou un autre chevalier digne de ce nom, mais avec Albert a fortiori – et depuis de nombreux mois ! Elle avait même rédigé sa liste de mariage et les articles de son futur contrat de noces, sur de nombreux rouleaux de parchemin – dot, engagements moraux de l'époux, menu du repas de noces, liste des invités, plan de table, déroulé du bal, code moral d'un couple vertueux, conditions nécessaires à un amour éternel, emploi du temps des époux, garde-robes respectives, prénoms des enfants et calendrier des mises au monde, elle avait tout consigné dans les moindres détails. D'ailleurs ce contrat était remis ici même, au château royal, attendant d'être certifié par le secrétaire de la reine. Lorsque la reine aurait retrouvé un secrétaire, bien sûr. Et voilà que son rêve lui était dérobé par Ariane ! Ariane et ses treize ans sans classe. Ariane et son acné inesthétique.

Ariane descendait les escaliers dans sa direction, accompagnée de cette improbable suivante au nom de fruit. Georgette lui réserva son accueil le plus glacial.

« Ma cousine... salua Ariane.

— Cousine... »

Elles s'embrassèrent sans se toucher, à la mode du royaume de Kallâs, c'est-à-dire à quasiment un mètre de distance, à grand renfort de bruits de baisers : « mmwa, mmmwa ». Ariane, que le silence inaccoutumé de Georgette mettait aussi mal à l'aise que sa physionomie contrariée, tenta une formule de politesse. Sa suivante s'éclaircit bruyamment la gorge – aucune tenue –, ce qui eut pour effet singulier de faire taire immédiatement la princesse – mais également de lui colorer les pommettes d'un rose aussi vif que soudain. Georgette allait lui demander les raisons de son trouble, mais Ariane la précéda, s'adressant à elle d'une voix tellement forte qu'on aurait dit qu'elle criait : « Vous disiez ? »

Georgette s'étonna, car elle était bien sûre de ne pas avoir ouvert la bouche, mais répondit néanmoins :

« On m'apprend à l'instant que vous êtes promise... au fier chevalier Albert...

— Plaît-il ?

— J'en suis ravie pour vous, renchérit Georgette de son air pincé. Quand avez-vous convenu de cela ? »

Ariane semblait ne rien entendre de ce qu'elle lui demandait, et questionna à son tour :

« Du cervelas ?

— Pardon ?

— Mademoiselle a de petits problèmes d'audition, intervint la suivante en s'approchant.

— Quelle addition ? » demanda Ariane.

Elles se turent toutes les trois en apercevant la reine descendre de ses appartements, à la rencontre de sa nièce. Alice, qui la suivait, avait craint sa

colère à tort : Jacqueline était ravie que Georgette pût assister à la rencontre entre Ariane et le chevalier. Arrivée sur le palier, elle dit d'une voix douce, en serrant contre elle l'archiduchesse : « Georgette, mon enfant... » La douceur fut hélas de très courte durée – apercevant l'accoutrement de sa fille, elle se raidit et éructa : « Ariane ! Vous n'êtes pas habillée ? »

Ariane se retourna vers Prune avec désespoir. Elle n'avait effectivement revêtu aucune tenue particulière. En tout cas, pas une tenue que la reine jugeât appropriée à sa rencontre avec un futur époux. Alice rappela, elle aussi effarée, que le chevalier Albert ne tarderait plus à faire son apparition.

« Il doit arriver incessamment, asséna-t-elle à Ariane.

— Vous voulez que je rédige un testament, répondit celle-ci avec effroi. Mais pourquoi ? »

Jacqueline s'emportait déjà et traitait sa fille de petite gourde ; Prune, qui n'avait aucun talent pour le drame, car elle manquait de mesure, se prosterna les mains jointes aux pieds de la reine et pleurnicha :

« Reine vénérée, hélas ! Nous voulions vous épargner bien de la peine. Mais ma pauvre, pauvre jeune maîtresse est indisposée depuis hier. Elle n'entend plus rien et perd sans doute la raison. Va-t-elle mourir ? Oh par pitié, immense reine, épargnez-nous un si grand malheur ! »

Jacqueline ne comprenait plus rien. Elle observait Prune quasiment allongée au sol devant elle, et releva les yeux sur sa fille Ariane. Cette dernière regardait également sa suivante avec une expression assez surprise. Puis elle croisa les yeux inquisiteurs de sa mère et lui adressa son expression la plus éplorée, accompagnée de force battements de cils.

Alice, qui à ses heures faisait également office de médecin, déclara qu'on ne succombait pas à un petit bouchon de cire. « Un peu d'huile dans chaque oreille, préconisa-t-elle, et tout rentrera dans l'ordre.

— Taisez-vous, Alice ! » cracha la reine qui ne détestait rien tant que d'entendre, de la bouche de sa domestique, des avis qu'elle n'avait pas sollicités.

A Ariane qui secouait rapidement la tête de droite et de gauche en signe de dénégation – elle détestait qu'on lui baignât l'oreille dans quelque liquide que ce fût. Georgette se mit à crier : « Mettez un peu d'huile dans chaque oreille ! » Puis elle se tourna vers l'assistance avec un sourire ravi :

« C'est un remède que je tiens de ma mère, prétendit-elle.

— Excellente idée, admit la reine.

— Je rêve », marmonna Alice.

Prune assura qu'elles avaient déjà essayé ce remède, en vain (ce à quoi Ariane, soulagée, fit un léger « oui » de la tête, petit signe que remarqua silencieusement Alice). « Ce n'est pas un bouchon, continua Prune (non de la tête), c'est la maladie ! Elle a la maladie ! » (oui de la tête).

Il paraissait à Alice que la princesse Ariane entendait parfaitement ce que prétendait sa suivante. Mais comme on venait – une fois de plus – de la rabrouer et de lui demander de se taire, elle se garda bien d'en faire la remarque.

La reine Jacqueline bouillonnait. « Mais enfin, se mit-elle à hurler, c'est inconvenant ! » Puis elle s'approcha de sa fille, menaçante, en postillonnant : « Vous ne pouviez pas tomber malade après le mariage ? Incapable ! »

Georgette tenta de calmer sa tante – elle était secrètement persuadée qu'en se montrant charmante, et surtout valide, elle serait en mesure de séduire le chevalier Albert et de gagner son cœur ; ainsi, elle pourrait prendre la place de sa cousine. Elle conseilla de repousser le mariage.

« Annulez, plutôt, suggéra Prune d'une voix à peine audible.

— De quoi je me mêle, demanda Alice qui commençait à trouver toute cette affaire plus que louche. Pardonnez-moi, ma reine. Mais si cette surdité est apparue aussi soudainement, il faut intervenir sans tarder. Mander les médecins... » Elle remarqua qu'au mot « médecin », qu'Ariane craignait fort, le visage de la jeune fille avait soudain pâli. Afin de l'effrayer davantage et de hâter une prompt guérison, elle ajouta en la toisant : « Et les mages ! Il faut prévenir les mages, car il se pourrait que votre état soit le résultat... d'un sort !

— Balivernes ! dit la reine.

— Quel porc ? questionna Ariane en tentant de reprendre une contenance. Je ne connais aucun porc !

— Un sort ! » lui cria Georgette au creux de l'oreille. Puis en se figurant que sa cousine était peut-être maudite et que cette malédiction pouvait s'avérer contagieuse, elle s'éloigna de quelques pas. Elle se mit à rêver à la façon la plus gracieuse de se présenter aux yeux du chevalier, puisque celui-ci ne tarderait plus à franchir les portes du château.

Alice, emportée dans sa réflexion et ayant à cœur de démêler le vrai du faux, insistait encore : elle suggéra de faire partir d'urgents messages de détresse, à l'aide des pigeons voyageurs disponibles.

« Pour la dernière fois, taisez-vous, ordonna Jacqueline. Vous êtes une domestique, pas une ministre. Cessez de jacasser, rendez-vous plutôt utile. Tenez, il me vient une idée. Faites partir les pigeons voyageurs sur l'heure ! Qu'attendez-vous ? Mandez médecins et mages ! »

Au comble de la contrariété, elle se dirigea vers le salon, suivie de Georgette, en s'interrogeant à voix haute sur ce qu'elle allait bien pouvoir fournir comme excuse au chevalier Albert pour éviter qu'il ne rompe son engagement. Alice disparut à la hâte vers l'écritoire du pigeonnier afin de rédiger les appels à l'aide.

Une fois seules, Ariane se précipita affolée vers sa suivante :

« C'est trop dur, glapit-elle. Je n'y arriverai jamais...

— Vous vous débrouillez très bien. Tout le monde vous croit, tenta de la rassurer Prune.

— Mais tu vois bien que non ! Elles... Elles m'observent. Et je ne peux m'empêcher de réagir à ce qu'elles disent. C'est plus fort que moi. Je suis trop impulsive.

— Reprenez confiance, sermonna sèchement Prune. Je sais qu'il est très difficile de ne pas écouter ce qu'on entend, mais dites-vous que c'est le lot de la plupart des épouses. Alors mieux vaut vous entraîner avec votre famille ; ça vous évitera peut-être le pire... »

Elle allait poursuivre ses encouragements, mais un drôle de bonhomme venait d'entrer dans le vestibule.

## 5. PETIT COMITE D'ACCUEIL POUR L'ARRIVEE D'UN GRAND CHEVALIER

L'homme qui se tenait devant elles était d'assez petite taille ; un visage fin à la peau mate et aux grands yeux très clairs. Son vêtement tentait de jouer la carte de l'élégance sans vraiment y parvenir – une ample chemise de lin sous une veste de velours vert, une paire de pantalons assortis dont le bas des jambes était tâché d'une boue déjà sèche, qu'il avait dû frotter pour la faire disparaître, sans autre effet que d'en étaler copieusement les traces. Le plus saugrenu était un chapeau haut-de forme trop petit pour lui, et enfoncé en deux endroits. Ariane et Prune se demandèrent de qui il pouvait bien s'agir sans oser l'interroger. Le petit homme, dès qu'il les eut aperçues, se redressa, essuya les paumes de ses mains sur ses cuisses et tenta de calmer son essoufflement ; ses narines palpitèrent, puis il dit, visiblement peu sûr de lui :

« Eh ! Salut. C'est ici, le château de la reine Jacqueline ?

— Non, répondit Ariane qui se doutait bien que le petit bonhomme, vu son accoutrement, n'apportait que des désagréments supplémentaires.

— Ça dépend, tempéra Prune en intimant à sa maîtresse l'ordre de garder le silence. Vous êtes ? »

Le petit homme détailla Prune des pieds à la tête.

« Ça dépend de quoi ? demanda-t-il.

— De vos intentions.

— Pacifiques ! assura-t-il dans un éclat de rire. Je dirais même bénéfiques. Matrimoniales ! » Il reprit son sérieux et demanda en confidence : « Mais dites,

juste entre nous, avant que j'aille chercher mon maître... » Il s'approcha de Prune et souffla d'une haleine qu'elle jugea assez fétide :

« On graille bien, ici ?

— Pardon ?

— La bouffe, précisa-t-il, elle est comment ? »

Une voix d'homme, autoritaire, retentit alors dans la cour : « Bon, ça vient ? Déjà que c'est super mal indiqué, ce château... C'est le bon, ou pas ? J'ai pas la nuit, moi ! »

Le petit serviteur en vert sursauta, ouvrit en grand ses yeux très clairs et revint se poster près de la porte ouverte, avant d'annoncer d'une voix forte, comme il aurait annoncé le roi lui-même : « Sa valeureuse seigneurie intersidérale et grandement fortunée, le chevalier Albert ! Ta-dah ! » et il sauta sur place en écartant les bras, pour introduire l'homme qui patientait dans la cour.

Les filles virent d'abord entrer une tête de cheval, ou ce qui tentait vaguement de ressembler à une tête de cheval : un sac de jute garni d'une paille qui s'échappait par des coutures disjointes, sur lequel on avait rajouté des pièces de feutre figurant les yeux, les naseaux, une langue rose pendante et trois grosses dents de travers, sans oublier des fils de laine en nombre trop restreint pour ressembler réellement à une noble crinière. Le tout était fermement attaché à l'extrémité d'un manche à balai, que chevauchait un jeune homme vêtu d'une tenue très élaborée : jabots, dentelles, rubans et bas de soie, colifichets de tout ce que le vert pouvait comporter de nuances. Pour tout dire, le chevalier Albert (car c'était lui) avait un goût vestimentaire douteux, mais les proportions harmonieuses de son corps et la beauté de son visage encore très jeune, rattrapaient les élucubrations de sa tenue et forçaient l'admiration.

Il venait d'entrer dans le vestibule et sautillait tout autour, faisant caracoler son cheval factice en s'écriant : « Holà ! Tout-doux, Philibert, mon fier destrier andalou. »

Ariane le regardait muette, atterrée. Un fou. On voulait lui faire épouser un fou. Lorsque le chevalier Albert se fut décidé à calmer sa démarche et à se tenir

à peu près tranquille dans un coin, non sans agiter encore un peu la tête de son cheval, Prune se permit de lui faire remarquer qu'il s'agissait d'un bout de bois avec un sac accroché au bout. Le serviteur s'empourpra :

« Silence, servante ! Respect au mâle dominant !

— Un chevalier sans cheval, déclara Albert avec calme et dignité, c'est comme un roi sans épée.

— Ou une tartiflette sans reblochon, glissa le serviteur.

— La plus belle conquête de l'homme, poursuivit Albert comme s'il s'adressait à un vaste auditoire, c'est le cheval ! Je ne me déplace *jamais* sans cheval, même quand j'en laisse un dans la cour d'un château. Sans cheval, je me sens nu. Je me sens gueux. Comme toi, vilaine. »

Le petit serviteur planta ses yeux dans ceux de Prune et lui répéta : « Gueuse ! » Le chevalier Albert reprit la parole : « La plus belle conquête du cheval, c'est la jument. Où est ma future épouse ? »

Jacqueline et Georgette, informées de l'arrivée du chevalier par sa voix retentissante, redescendaient des étages. Gérard les suivait. Déjà, les réflexions admiratives de Georgette parvenaient jusqu'aux nouveaux venus.

« Waou, c'est le chevalier Albert, s'exclamait Georgette alors que Gérard lui demandait :

— Et alors ?

— C'est le chevalier Albert !

— Ah, d'accord... »

Si les yeux de Georgette avaient pu détailler davantage l'avenant physique du chevalier Albert, ils lui seraient sortis de la tête.

Albert était absolument délecté de voir grandir son auditoire, sans pour autant s'intéresser aux individus qui venaient à le former. Plus on l'écoutait, plus il se sentait heureux. Il était surtout ravi de pouvoir délivrer au monde des pensées intelligentes : « J'ai traversé maintes contrées arides pour arriver jusqu'à toi, princesse richissime dont les terres ne manqueront pas d'apporter un petit plus à mes possessions déjà conséquentes.

— Waou, fit Georgette.

— Vous êtes le voisin, vous venez d'à côté, grogna Prune.

— Euh, s'enquit le petit serviteur ; vous parlez à qui, maître ?

— Je m'écoute, répondit Albert ; ça me fait énormément de bien. Allons, qu'on aille quérir ma promise, la princesse Ariane ! »

Il y eut un temps de flottement. Ariane tentait de se cacher derrière Prune. Jacqueline, du haut de son mètre douze, s'avança royalement vers le chevalier Albert. Elle fut bientôt parvenue devant lui et tendit la main pour qu'il lui rende hommage. Mais Albert, occupé à contempler sa propre magnificence, ne la remarqua pas. Elle s'éclaircit bruyamment la gorge. Il baissa les yeux.

« C'est quoi, cette morveuse ? dit-il.

— Je suis la reine Jacqueline !

— On me donne la comédie ? » demanda-t-il un peu outré, regardant de toute part en s'attendant à voir surgir d'autres bouffons.

Gérard, qui voulait à tout prix éviter que la situation ne s'envenime, car la reine Jacqueline ne ressemblait effectivement plus à la reine Jacqueline depuis son malheureux accident, mais à une version de *huit ans* de la reine Jacqueline, vint certifier l'identité de sa mère auprès du chevalier Albert, avant de se présenter en lui serrant la main.

« Prince Gérard, le non-héritier du trône, enchanté. Vous avez fait bon voyage ?

— J'ai traversé maintes contrées a...

— Tant mieux, tant mieux », le coupa Gérard.

Georgette souffla un nouveau : « Waou. »

« Ariane ? continua Gérard en appelant sa sœur, dont il apercevait une épaule derrière Prune ; je pense que ce monsieur est venu pour toi. »

A l'appel de son nom, Ariane avait, par réflexe, levé la tête. L'instant d'après, protégée par l'obscurité du vestibule, elle tentait de se fondre dans l'ombre protectrice de Prune qui, les mains dans le dos, lui faisait signe de ne surtout pas se manifester. Le petit serviteur avait extirpé de sa veste un petit miroir de poche et l'avait tendu au chevalier, lequel s'y mirait avec la certitude que rien au monde n'était plus beau que son reflet – d'un doigt mouillé de salive,

il remit néanmoins de l'ordre dans son sourcil droit, dont l'extrémité avait une fâcheuse tendance à rebiquer.

Gérard n'était sorti de sa bibliothèque que sur ordre de sa mère ; également parce que Garance demeurait introuvable. Il avait dû abandonner Perceval en pleine discussion philosophique sur les cycles de la nature, et trépignait d'impatience de replonger dans son livre pour en connaître la conclusion. Il avait tenu à se montrer courtois avec son futur beau-frère, en se joignant au comité d'accueil. Mais la situation commençait à s'éterniser, et Gérard n'était pas doué de patience – de plus, les espérances qui avaient brièvement été les siennes concernant la noblesse du chevalier, fondaient comme neige au soleil. Peut-être ce beau-frère providentiel aurait-il comme lui le goût des lettres, et pourraient-ils longuement deviser au coin du feu, lorsqu'ils seraient plus familiers – oui, Gérard s'était figuré accueillir un bon camarade féru d'humanités. Las. En voyant ce grand blond en habits verts se barbouiller la face de sa propre bave comme un chien occupé à se lécher le derrière, il en vint à douter qu'Albert sût seulement déchiffrer un alphabet.

Agacé par la timidité d'Ariane qui semblait se racornir derrière sa suivante, Albert l'appela une seconde fois, plus fermement. Sa mère, tout à côté de lui, lui souffla qu'elle était sourde.

« Depuis quand ? » demanda Gérard. Mais la réponse qu'il obtint fut un nouveau « Waou » échappé des lèvres de Georgette, toujours en extase. Celle-là aussi commençait à lui courir sur les nerfs.

« Bon ! dit-il sèchement en se tournant vers sa cousine ; c'est bientôt fini ou on appelle les pompiers ? »

Georgette sortit de son rêve et le regarda avec la plus sincère expression d'incompréhension. Non. C'en était trop pour lui. Le chevalier continuait de regarder dans le miroir ; il semblait occupé à compter ses propres dents. Gérard n'avait rien à faire dans cet aréopage d'imbéciles. Il était déçu.

« Si cela ne vous fait rien, je retourne étudier en bibliothèque. Je vous rejoindrai pour le repas, dit-il avant de tourner les talons sans même un salut pour leur invité, dans la mesure où celui-ci était encore occupé à s'admirer.

— Ah donc, on va manger, quand même, dit le petit serviteur avec soulagement.

— Vous, uniquement les restes », corrigea Prune.

En voyant son fils s'éloigner, Jacqueline sentit monter une vague de colère. Elle ne pouvait faire d'esclandre devant son futur gendre, mais rappela à Gérard les devoirs que lui imposait l'étiquette. Le prince lecteur répondit, sans même se retourner :

« Trouver une noble cause à défendre, ma mère, voilà tout ce qui m'importe. Voyez-vous, lorsqu'on est comme moi investi d'une quête spirituelle, l'étiquette... Comment vous le dire poliment ?...

— Vos devoirs de futur monarque, Gérard, rappela Georgette.

— Voyez cela avec Garance, conseilla Gérard ; elle rêve d'être à ma place...

— Garance est née femme ! » cria la reine dans l'espoir que cette évidence ramènerait son fils à ses devoirs masculins.

Georgette fut plongée dans la perplexité. Après tout, c'était peut-être Gérard qui était dans le vrai. S'il ne voulait pas du trône, pourquoi ne pas le confier à Garance ? Qui régnait, depuis la mort du roi ? La reine Jacqueline.

« Mais vous êtes bien reine, ma bonne tante », lui dit-elle doucement. Le petit bout de femme se crispa, serra les poings en réprimant sa colère et l'humiliation que lui causait son fils.

« Je suis veuve, avant d'être femme, dit-elle d'un ton sans appel.

— Du coup, on mange pas ? »

Tous les regards se tournèrent vers le petit serviteur. On allait lui ordonner de fermer sa bouche et de tenir son rang, lorsque le chevalier Albert, d'une voix aussi puissante que s'il s'était adressé au public d'une joute, s'enthousiasma :

« Je comprends les nobles causes ! Lorsque j'ai terrassé le dragon de la cordillère Sainte Victoire, la populace émerveillée m'a offert de devenir monarque, et j'ai décliné son invitation ! Je préférerais accourir ici pour t'épouser, Ariane ma douce !

— Waou. »

Le petit serviteur demanda à nouveau à qui parlait exactement son maître, qui lui ordonna de se taire.

C'est alors qu'un fracas infernal retentit dans le couloir, tout près d'eux, comme si la foudre venait de tomber dans la cuisine en renversant toutes les casseroles. Et l'horloge se mit à parler !

## 6. ALBERT S'AGACE

Toute l'assistance avait fortement sursauté avant d'être tétanisée par l'effroi. Le chevalier Albert émit un couinement bref lorsqu'il appela sa maman. Seule Prune, jugeant que la diversion tombait à point nommé pour éloigner sa maîtresse et retarder le moment où elle serait présentée au chevalier, avait eu la présence d'esprit d'attraper Ariane par le bras et de courir à l'extérieur pour aller se cacher dans le jardin.

Juste après le coup de tonnerre assourdissant, tous les regards s'étaient tournés vers la grosse horloge qui trônait depuis des générations tout à côté de la porte d'entrée. Cet objet imposant et immémorial permettait à la reine Jacqueline d'être toujours ponctuelle, et à Alice de courir un peu plus entre les étages du château, car étant un peu capricieuse, l'horloge demandait à être remontée très régulièrement, même au cœur de la nuit, si l'on voulait qu'elle indiquât l'heure exacte.

Malgré son énorme poids, elle vacillait sur son socle, titubant comme si elle cherchait à se déplacer dans la pièce. Jacqueline, qui se trouvait la plus proche, crut que le meuble allait lui tomber dessus et l'aplatir façon pancake. Georgette, pâle d'épouvante, s'interrogea sur la façon la plus naturelle de s'évanouir dans les bras du chevalier Albert. Celui-ci se trouvant malheureusement de l'autre côté de la pièce, il lui faudrait se projeter ; elle craignait qu'on ne remarquât son

geste et qu'on ne le trouvât suspect. Elle se ravisa et reporta son entreprise à un peu plus tard.

L'horloge finit par se stabiliser, et c'est alors qu'elle prononça ses premières paroles d'horloge, ce qui fit rebiquer un peu plus le sourcil droit d'Albert, comme s'il tentait de fuir le front effrayé de son maître ; même le gauche parut s'émouvoir et se dressa. Mais ce furent de mots plutôt étranges, même pour une interjection d'horloge :

« Saperlotte ! Je crois que nous sommes arrivées, cette fois !

— Ah ! s'écria Georgette. L'horloge parle ! »

Plus étrange encore, le vénérable meuble comportait une *deuxième* voix :

« Mais qu'est-ce que vous avez fabriqué ?

— Aïe ! Tu me marches sur le pied ! » s'exclama la troisième voix de l'horloge, très similaire à la seconde.

Estomaqués, les spectateurs du miracle purent alors entendre une véritable conversation, sans parvenir à trouver une explication au fait que l'horloge se fût mise à parler, et qu'elle dialoguât avec elle-même.

« Pas du tout, c'est le mien.

— Mille excuses.

— Et ce coude, dans mon œil, c'est le tien ou le mien ?

— Mais pousse-toi !

— Qu'est-ce qu'on est serrées, dans cette boîte !

— C'est un balancier, vous croyez ? Il est probable que nous ayons transplané dans une horloge... Voyons, trouvons la porte », dit l'horloge en se remettant à gigoter dangereusement sur son socle. « Parfois, les horloges sont munies... de... portes ! »

La porte de l'horloge s'ouvrit soudain en grand, libérant trois personnes qui furent littéralement projetées aux pieds de l'assistance.

« Qu'est ceci ? demanda Albert. Une tentative de parade de saltimbanques ? »

Il examina les gens vomis par le meuble. A n'en pas douter, il s'agissait bien de comédiennes. La plus âgée, bouffie, les cheveux blancs filasse, les yeux

fous, vêtue d'une longue blouse épaisse garnie de poches où l'on pouvait apercevoir herbes et fioles aux couleurs étranges et phosphorescentes, replaçait sur sa tête un vieux chapeau rond et pointu, dont l'extrémité tordue pointait dans une direction différente à chaque mouvement de tête. Les deux autres se ressemblaient comme des jumelles – elles étaient encore adolescentes, et de petite taille. En se redressant, très impressionnées de ne pas être seules dans la pièce, elles restaient pelotonnées l'une contre l'autre – on aurait même juré, détail étrange, que leurs chemises n'en formaient qu'une, dans laquelle elles étaient enfermées toutes les deux comme dans une camisole.

« Je savais bien qu'on était arrivées à la bonne destination, dit la vieille. Je ne suis pas folle ! »

Tandis que les trois nouvelles venues rajustaient leur tenue, Garance et Gérard entrèrent au même moment, chacun d'un côté différent. Gérard, d'un naturel pourtant calme, semblait véritablement excédé. Il vitupérait sur le tintamarre qui secouait les murs du château et sur l'impossibilité d'étudier en de telles conditions. Il s'interrompit néanmoins lorsqu'il vit qui était cause de tout ce raffut. Un voile de colère passait devant les yeux de Garance. Georgette reculait avec dégoût. Et Jacqueline fulminait déjà.

Tous les quatre venaient de reconnaître Aglaé. La vieille femme n'avait rien d'une comédienne travestie : il s'agissait d'une véritable sorcière, assez redoutée dans la contrée. Non pour sa méchanceté, car il est faux de considérer que toutes les sorcières sont des personnes néfastes ; mais pour son incompétence notoire, qui la rendait dangereuse. Jacqueline surtout, avait toutes les raisons de lui en vouloir, car c'était bien à cause de la sorcière Aglaé qu'elle se retrouvait prisonnière de son apparence actuelle.

« Qui vous a donné l'autorisation de revenir au château ? tempêta Jacqueline.

— Les pigeons voyageurs, mère, expliqua Garance qui venait d'aider Alice dans la rédaction des messages de détresse. Ce qui m'étonne, c'est que vous soyez arrivée aussi vite !

— Une vision soudaine, répondit Aglaé. J'ai reçu le message avant l'arrivée du pigeon. C'est fort pratique en cas d'urgence, n'est-il pas ? Il y a bien urgence ?

— Pourquoi l'avoir prévenue, elle, demanda Gérard.

— Il n'y a pas beaucoup d'autres mages dans la région. C'est Alice qui y a tenu... »

La reine marmonna qu'elle allait finir par mettre réellement sa bonne à la porte. Aglaé reprit : « Nous répondons à votre appel à l'aide : nous sommes accourues pour soigner la princesse Ariane. »

Le chevalier ouvrit de grands yeux. Soudain inquiet, il demanda de quoi souffrait sa promise.

« De rien, s'empressa de le renseigner Garance qui redoutait qu'Albert commît un esclandre. Juste une petite migraine. »

Aglaé, qui n'avait pas l'habitude de transplaner pour guérir un banal mal de tête, crut bon de demander confirmation :

« Vous êtes sûre ? Le message disait qu'elle était sourde.

— Sourde ? répéta le chevalier en écarquillant davantage les yeux. On se moque de moi ?

— C'est pas sympa », commenta le petit serviteur.

Garance tint à rassurer le chevalier, mais le mal était fait ; il s'emporta : « Je suis le chevalier Albert, troisième du nom, et mon ascendance morte rougit pour vous, du fond du tombeau obscur et sombre de me vouloir proposer une épouse handicapée. Qu'est-ce à dire ? N'a-t-on jamais vu un homme de ma condition s'embarrasser d'un monstre imparfait ? Je n'apprécie pas la plaisanterie. Adieu ! »

Il était visiblement vexé, et furieux. Il saisit plus fermement son manche à balai et fit cabrer son cheval en poussant un hennissement terrible. Puis on le vit sortir en trombe du vestibule, en imitant de la bouche le bruit d'un triple galop.

Le petit serviteur, lui aussi énervé, avait pris un teint d'olive trop mûre. Dépité, il lança : « Mais non ! Mais... Alors du coup, on ne mange pas ? C'est

malin. Vous auriez pu attendre le dessert pour faire votre annonce, là... C'est pas courtois, voilà !

— Mais il nous veut quoi, celui-là, fit remarquer Gérard, ce qui eut pour effet d'énerver plus encore le petit serviteur.

— Ça ne se fait, s'écria-t-il d'une voix de plus en plus aiguë, d'inviter les gens et de les fâcher bêtement pour un détail, alors que les serviteurs sont à la diète depuis trois jours ! Vous auriez au moins pu prévoir un petit grignotis en préambule. C'est pourri ! Réception pourrie. Epouse toute pourrie. Vraiment, c'est n'importe quoi... Là, je suis très déçu. »

Il sortit rejoindre son maître dans la cour. Jacqueline, elle aussi, laissa sa colère exploser ; elle en voulait à Gérard, à Ariane, à Alice, et même à Garance, sur laquelle elle hurla en désignant la sorcière Aglaé :

« Pourquoi l'avoir fait venir ? Pourquoi elle ?

— Mais... Je suis une sorcière renommée, tenta de se justifier Aglaé qui commençait elle aussi à ressentir une profonde vexation. J'ai reçu ce message désespéré et...

— Et vous êtes surtout finie, conclut Gérard. Vous êtes nulle.

— Il n'y a guère plus incapable dans toute la région... », renchérit Georgette, qui avait été témoin du danger qu'il y avait à s'en remettre à Aglaé et à ses improbables sorts. C'était bien par la faute de la sorcière que sa tante Jacqueline ressemblait à présent à une enfant de huit ans : un sortilège de rajeunissement dont Aglaé n'avait pas maîtrisé la puissance, et dont elle n'avait jamais pu contrecarrer les effets.

Deux petites remarques désolées répondirent aux réflexions qui s'efforçaient d'agonir leur maîtresse, la sorcière Aglaé. « C'est pas très gentil... On fait ce qu'on peut... »

On se tourna vers les deux petites jeunes filles soudées par l'épaule, dont la présence était si douce et discrète que tout le monde les avait totalement oubliées. Elles regrettèrent d'ailleurs de s'être rappelées au bon souvenir de la reine.

« Mais regardez-moi ! fulmina-t-elle en fondant sur les deux sœurs comme un aigle sur un innocent agneau. La dernière fois que je lui ai demandé un service, à savoir de me redonner une apparence de jeune femme avenante, elle s'est complètement plantée ! », et elle poursuivit en se dirigeant de façon menaçante vers Aglaé : « Vous m'avez donné une apparence de petit ange innocent, alors que je veux que tout le monde me prenne pour une effroyable peau de vache ! »

Aglaé ne retrouva rien à répondre. La reine avait entièrement raison – depuis ce sort manqué, elle avait d'ailleurs quasiment cessé son activité de sorcellerie auprès de son ancienne clientèle. Mais la reine poursuivit en montrant du doigt les deux jumelles qui étaient arrivées avec elle dans la pendule :

« Et qu'est-ce que c'est que ça ? C'est quoi, ces monstres ?

— On n'est pas des monstres, on est des siamoises, répondirent-elles d'une seule voix.

— Des siamoises ! On aura tout vu. On n'est pas au zoo ! »

La reine s'éloigna dans la cour pour tenter de retenir le chevalier Albert, qui s'entretenait déjà avec Alice et beuglait tout ce qu'il savait. Georgette la suivit à l'extérieur.

La sorcière était très déçagée. Quelle mouche l'avait piquée, de se précipiter ainsi chez la reine Jacqueline, avec pour seule raison valable une vague prémonition concernant la santé de la princesse Ariane – vision qui s'était avérée juste, preuve qu'elle n'était pas si « finie » qu'on voulait bien le prétendre ; en tout cas, Aglaé n'était pas encore l'une de ces sorcières bonnes à être rangées au placard (et encore moins au placard à balais) ! D'ailleurs, elle sortait d'une horloge, ce qui n'était pas donné à la dernière des pintades. Elle sentait bien, néanmoins, qu'elle n'était pas la bienvenue. L'accueil avait été désastreux. Ne parviendrait-elle jamais à racheter son erreur et regagner par là-même la confiance de la famille la plus influente de toute cette contrée de roitelets nombrilistes ?

Elle cherchait du regard un soutien quelconque. A présent que la reine était sortie, pourquoi ne pas tenter de convaincre ses enfants, qui étaient peut-être moins bornés. Elle crut percevoir un soupçon de compréhension, peut-être de pitié, dans l'expression du jeune prince Gérard. Il lui demanda d'une voix très calme, comme un père de famille qui sermonne doucement un enfant ayant fait une bêtise :

« Pourquoi êtes-vous venues ? Vous saviez qu'elle réagirait très mal...

— Je pensais...

— Racheter votre erreur ? la coupa sèchement Garance. Vous êtes incapable de revenir sur votre propre sort, vous l'avez dit vous-même. »

Le sort de rajeunissement... oui, Aglaé le savait, l'erreur était irréparable. Elle n'était pas venue pour cela, cependant. Si Ariane était souffrante...

« Je pourrais essayer... commença-t-elle avant que Gérard ne lui coupe à son tour la parole :

— Et empirer la situation ? Elle est assez insupportable comme cela.

— Gérard, s'indigna Garance. Comment parles-tu de la reine ! »

Alice venait de revenir de la cour, deux pommettes rouges allumées sur son teint pâle comme un phare en pleine tempête. « Tentez de rendre service, faites-vous éjecter comme une malpropre ! Ça finira mal ! », pestait-elle pour elle-même.

« Une petite teigne, reprit Gérard en réponse à sa sœur, voilà ce qu'est devenue notre mère. Avant votre admirable intervention, Aglaé, c'était une grande pimbêche toute fripée. Je ne sais pas ce que je préfère. Très honnêtement. Je vais aller étudier la question dans la bibliothèque. Dans le *silence*. »

Il repartit. Aglaé esquissa un geste pour le retenir : elle sentait bien que le jeune prince lettré était de loin le plus sensible, le plus influençable de cette famille glaciale. Mais il ne s'intéressait plus au monde des humaines. Et à l'avoir observé grandir, de loin en loin, elle comprenait son goût pour la solitude et la rêverie. Déjà sa sœur Garance parlait au large dos de son frère, qui s'éloignait

dans l'impassibilité la plus totale : « C'est ça ! disait-elle. Laisse-moi gérer ! Je suis la seule ici à pouvoir faire preuve d'initiative et d'intelligence. »

Aglaé regardait Garance. Elle aussi, elle l'avait vue grandir, embellir, devenir de jour en jour plus coquette, plus poseuse, plus tranchante. C'était le souhait du roi Robert, et de la reine Jacqueline ; c'était l'enseignement qu'ils lui avaient dispensé. Pourquoi Garance aurait-elle poussé dans une direction plus subtile : plus elle se montrait superficielle, plus elle s'en trouvait choyée. Aglaé savait néanmoins que Garance n'en brillait pas moins par sa vivacité d'esprit : une jeune femme qui aurait sans doute fait un monarque éclairé... si elle était née homme. Elle tenta de la convaincre :

« Garance, pourrions-nous voir votre sœur ?

— Vous ne pouvez rien pour notre sœur, trancha la jeune femme. Vous ne pouvez plus rien pour personne. Mettez-vous dans la tête que vous n'êtes plus que l'ombre de ce que vous avez été. Vous étiez puissante, oui. Vous étiez crainte et respectée. Mais votre heure de gloire est derrière vous. »

La sentence était désespérante. Aglaé avait bien conscience de tout ce que venait de proférer Garance. Mais que faire ? Que restait-il à cette vieille femme ? Renoncer, se retirer, s'éteindre ? Elle n'avait aucune descendance ; mais pouvait-elle abandonner le monde à son triste sort, s'en détourner avec indifférence, ne plus rien tenter pour faire le bien ? C'était inenvisageable. C'était l'existence-même d'Aglaé qui s'achevait, si elle renonçait à venir en aide à Ariane. Elle insista, une dernière fois : « Laissez-moi au moins l'examiner. Je ne ferai rien sans qu'elle ne me le demande... »

Garance s'apprêtait à refuser plus catégoriquement encore. La pousser de force dans son horloge et faire installer un verrou sur la porte. Mais Alice s'était approchée de la sorcière et avait doucement attrapé son bras.

« Suivez-moi, dit-elle avec décision. Je pense savoir où elle est partie se cacher. »

## 7. LES BIEN TRISTES MESAVENTURES DE MARIE-ANTOINETTE

A la sortie de leur maîtresse, les petites siamoises qui étaient arrivées avec la sorcière eurent une brève hésitation. Etaient-elles autorisées, elles, à se mettre en quête de la princesse Ariane, qu'elles n'auraient pas été capables de reconnaître ? Elles échangèrent un bref regard puis, avant de se laisser distancer par Aglaé et Alice, se dirigèrent vers l'extérieur. Mais Garance leur coupa la route en se mettant très volontairement sur leur passage, les bras croisés sur la poitrine.

Les sourcils inquisiteurs de Garance réclamaient une explication à leur présence au château. Rien ne vint. Elles s'étaient juste immobilisées dans leur élan et considéraient Garance avec la même expression neutre, attendant simplement que la jeune femme leur cédât le passage. Cela n'eut pas lieu. Alors elles restèrent toutes les trois à tenter simplement d'impressionner l'adversaire. Au bout d'un moment, Garance qui les dépassait largement en taille et s'imaginait avoir sur elles un quelconque avantage, tenta de les effrayer. « Bouh ! » s'exclama-t-elle d'une voix forte et brève. Les sœurs ne tremblèrent pas même d'un cil. Une étrange lueur courut simplement dans leurs prunelles, et le même petit sourire en coin déforma leurs lèvres. Celle de gauche demanda :

« Antoinette, est-ce que tu as peur ?

— Et toi, Marie ? répondit l'autre.

— Est-ce qu'on tente de la changer en dinde ?...

— ... ou est-ce qu'on opte pour une conversation civilisée ? »

Leurs deux paires d'yeux se figèrent sur Garance, et leurs quatre lèvres dévoilèrent deux sourires similaires, carnassiers. Diaboliques. Garance ne peut se retenir de reculer d'un pas.

« Alors ? » demandèrent les siamoises à son intention, d'une voix parfaitement synchrone.

— Non non, pas d’hostilité, bredouilla Garance. Si vous êtes aussi douée que celle qui semble être votre maîtresse, ne tenez rien. Du tout.

— Marie ? demanda Antoinette.

— Antoinette ? répondit Marie.

— Je pense qu’il est temps de révéler notre triste histoire.

— Les lecteurs sont-ils préparés à tant de misère ? C’est toute la question. »

A ce moment, lectrice, lecteur, aussi incroyable que cela puisse paraître, Marie-Antoinette, les deux jeunes siamoises, se tournent vers toi – oui, tu as bien lu ! vers toi, tranquillement installé(e) à lire ce texte, et qui ne t’attendais pas à être impliqué(e) de la sorte ; preuve qu’il faut toujours se méfier du pouvoir de certaines créatures douées de magie, même de toutes petites créatures à l’aspect innocent, et soudées par l’épaule – elles s’adressent à toi !

« Chère lectrice, cher lecteur, afin de ne salir ni la chaise qui soutient tes fesses, ni le plancher qui soutient la chaise, ni l’éventuel fauteuil dans lequel tu as la chance de te reposer, encore moins le canapé du salon qui a coûté fort cher, voire le lit dans lequel tu t’assoupiras tôt ou tard ; afin de ne souiller ni l’écran que tu manipules, ni la souris que tu agites, ni le livre dont tu tournes avidement les pages, nous te recommandons de bien vouloir essuyer tes larmes dans des mouchoirs appropriés, plutôt que sur ton voisin, ta voisine, ton chien, ton hamster qui n’ont rien demandé, même pas sur tes propres vêtements (même si tu ne t’occupes ni de la lessive ni du repassage). Si tu portes un masque, ne te mouche pas dedans, ce n’est pas hygiénique. Les rideaux ne sont pas étudiés pour cela non plus.

» Cette précaution sanitaire étant posée, voici à présent le récit de notre déplorable vie. Jetées hors de notre famille après le meurtre atroce de nos parents par des villageois superstitieux (car nous étions l’objet de défiances et l’on nous reprochait d’être l’œuvre du diable), nous avons été recueillies par un berger aveugle muni de pieds difformes. Nous grandissions et mangions beaucoup. Le berger fut contraint de nous confier à un voyageur, qui n’était autre que le rabatteur d’un cirque itinérant. Parmi l’homme-poisson, l’homme

tronc, la femme à barbe et son époux atteint d'hirsutisme (une masse de muscles de plus de deux mètres de haut, couverte de longs poils soyeux qui faisaient penser à une chevelure, avec une énorme bouche pleine de dents carrées, un groin et deux petits yeux de singe – son seul mode d'expression consistait en une série de vagissements ridicules qui se ressemblaient tous, mais que sa femme était tout à fait capable de nous interpréter ; elle était d'ailleurs bien la seule à le comprendre), bref, nous rejoignîmes la parade des monstres de foire. On venait nous observer des endroits les plus reculés de toutes les contrées que nous traversions, objets de quolibets et d'insultes de toutes sortes, contraintes de manger des détritrus, des croûtes de fromage et des couennes de jambon, des pelures de légumes... comme des cochons ! Frappées chaque jour, dormant dans une cage avec des bêtes ; nous étions désespérées.

» Puis arriva ce jour où la sorcière Aglaé vint voir la parade. Elle avait plus exactement le regard de quelqu'un qui vient faire son marché. Lorsqu'elle nous vit, elle insista pour nous acheter au directeur du cirque, contre une belle somme. Ils firent affaire, elle nous ramena chez elle. Nous n'étions plus peignées, crasseuses, vêtues de haillons. Aglaé nous utilisa d'abord comme animal de garde : une sorte de repoussoir à curieux. Lorsque des importuns se présentaient à sa porte, elle nous envoyait ouvrir. Nous avions beau faire preuve de la plus grande amabilité, notre malformation et notre aspect repoussant faisaient fuir les plus téméraires. Puis un jour, Aglaé s'avisait que, sous la crasse, étaient dissimulées deux petites filles. Siamoises, certes, mais finalement pas plus monstrueuses que le reste de l'humanité.

» Comme sa mesure était très poussiéreuse et particulièrement en désordre, Aglaé fit de nous ses bonnes. Nous rangions, cousions, astiquions ; enfin, tout ce qui a déjà été évoqué en ces pages à propos d'Alice. Régulièrement, elle étudiait notre anatomie soudée et s'intéressait notamment notre croissance, en nous infligeant de curieux exercices physiques et de nombreuses épreuves de déduction et de logique. Elle prétendait que souvent, l'une des deux sœurs finissait par l'emporter sur l'autre en intelligence – dès la

prime enfance, ou à l'adolescence. En réalité, nous avons nos différences, Antoinette se montre un peu plus réservée que Marie, et Marie un peu plus aventurière qu'Antoinette – mais aucune de nous deux ne se sent ou ne se montre supérieure à l'autre.

» La plupart du temps cependant, Aglaé ne s'occupait pas de nous. Il s'agit d'une sorcière passionnée par ses recherches, qui peut travailler des heures durant sur ses sorts et ses potions, s'endormir de fatigue et se réveiller en sursaut avec la solution qu'elle cherchait depuis des jours. A peine une cuisse de grenouille crue trempée dans un jus de limace, et hop ! Elle retourne au travail. Et surtout, Aglaé a cette qualité (pour qui veut, comme nous, se donner la peine d'apprendre en observant) de réfléchir à voix haute. De dialoguer avec elle-même. Lorsque nous avons terminé nos tâches domestiques, nous entrons subrepticement dans son laboratoire, nous installions tranquillement dans un coin discret et écoutions avec attention. Au début, Aglaé nous chassait lorsqu'elle avait le malheur de nous découvrir – puis avec le temps, elle nous demanda de lui tenir un flacon, de surveiller un bouillon, de ciseler des herbes. Nous sommes devenues ses aides, ses assistantes. Depuis peu, elle nous permet même de l'accompagner. Sait-elle que nous nous exerçons en cachette depuis de nombreux moi ? Nous l'ignorons. Peut-être serait-elle très fâchée si elle venait à l'apprendre. L'Art de la sorcellerie ne peut être exercé que par des personnes habitées par le don ténébreux, et elle nous assure qu'à notre âge, ce don ne peut encore apparaître. Mais nous pensons plutôt qu'elle craint de perdre son autorité sur nous, surtout depuis que ses pouvoirs s'amenuisent. C'est la raison pour laquelle nous restons discrètes, et exerçons le début de notre Art loin de ses yeux.

» Voilà. Ce petit résumé étant terminé, nous pouvons reprendre le fil de notre histoire. Nous te remercions pour ton attention. »

Marie-Antoinette se tournèrent alors vers Garance, qui se faisait justement la réflexion que ce feuilleton, c'est vraiment n'importe quoi.

« Nous sommes venues soigner votre sœur, déclara Marie d'un air très décidé. Nous resterons ici tant que nous ne serons pas parvenues à nos fins.

— C'est fâcheux, répondit Garance. Il y aura un grand bal, dans deux jours. Ici-même. Toute la contrée est invitée. Vous serez encore l'objet de risées, si vous vous obstinez à rester. Certaines personnes pourraient même faire preuve d'une grande cruauté, s'ils vous aperçoivent.

— Cela ne nous effraie pas ! se moqua Marie.

— Nous avons décidé de participer au bal », renchérit Antoinette.

Garance ne put cacher sa déception. Les siamoises étaient soudain devenues rêveuses. « Il y aura Jean-Paul », murmura l'une. « Et Jean-Louis », souffla l'autre. Puis elles se regardèrent l'une l'autre, et Garance put noter que leurs expressions n'étaient pas dénuées de défiance et de jalousie.

« Je ne saurais trop vous inciter à demeurer discrètes, recommanda Garance.

— Vous nous remarquerez à peine, assura Marie.

— Deux ombres d'araignées recluses, ajouta sa sœur.

— Je veux, dit Marie en tournant vivement la tête vers Antoinette, que tu prennes l'engagement solennel de ne pas danser avec Jean-Louis.

— Nous verrons... minauda Antoinette en détournant la tête.

— Jure ! insista Marie en secouant sa sœur par leur épaule commune, ce qui eut pour effet de la secouer elle-même.

— Parfait, répondit Antoinette d'un air pincé ; mais seulement si de ton côté tu ne touches pas à Jean-Paul ! »

La querelle des deux siamoises rassurait presque Garance. Car après tout, ces enfantillages les rapprochaient des personnes tout à fait normales. Elle commençait même à trouver sympathiques ces deux invitées surprise. Elle voulut apprendre qui étaient Jean-Paul et Jean-Louis. Antoinette s'enflamma : « Nos cavaliers pour le bal ! »

Garance n'en revenait pas : « Ah oui, dit-elle, vous avez des cavaliers, vous ? » C'était une remarque un peu déplacée, et Garance le sentit immédiatement à la réaction des sœurs. Elle tenta de se rattraper en leur demandant de plus amples renseignements : Etaient-ils rivaux ? Garance entretenait une passion secrète pour les hommes prêts à s'entretuer pour

obtenir les faveurs de leur belle. Elle trouvait que le duel, et même le meurtre, étaient des occupations d'une grande noblesse, puisqu'ils étaient une irréfutable preuve d'amour.

« Est-ce qu'ils se connaissent déjà ? s'enquit-elle avec curiosité.

— Ben oui. Ils sont siamois, comme nous...

— Hein ?

— Elle n'a rien compris, glissa Antoinette à sa sœur. Et ça veut devenir princesse et régner sur le royaume... C'est pas gagné, cocotte... »

# Soins multiples

## 8. FATIGUE CHEVALINE

Le petit serviteur du chevalier Albert avait exceptionnellement ôté son grand chapeau de feutre vert et s'occupait, à l'aide d'un discret petit peigne en ivoire, à dessiner sur son crâne la raie la plus parfaite possible. Son abondante chevelure ondulée n'était pas d'un genre très discipliné. Mais Wahib – c'était le prénom original du petit serviteur – tenait à essayer diverses coiffures avant le bal du lendemain, afin de ne pas être pris au dépourvu, et surtout de compenser par une coiffure correctement agencée, le caractère ridicule de l'uniforme que le forçait à porter son maître. Wahib n'était pas coquet – il se moquait des modes – mais il avait gardé de son éducation le goût de l'élégance. Un goût mis à mal par les élucubrations vestimentaires du chevalier Albert qui, aussi influençable qu'une girouette et se croyant féroce original, se refusait à choisir entre différentes modes, et s'imaginait faire preuve d'innovation en les cumulant toutes.

Les fenêtres de la petite mansarde qu'on lui avait attribuée, grandes ouvertes sur les jardins du château, laissaient généreusement entrer une lumière douce, radieuse, un puissant parfum floral, et les trilles innombrables

des oiseaux qui y nichaient. Cette ambiance lui rappelait les jardins écrasés de chaleur de son enfance, et l'impression de fraîcheur dégagée par le son cristallin des nombreuses fontaines au milieu desquelles il jouait inlassablement. Ce temps était bien lointain, et Wahib en éprouva une amère nostalgie. A quoi était-il réduit à présent ? Servir de larbin à l'un des chevaliers les plus stupides que la terre ait porté. Il ne rêvait que de dégotter une autre place, changer de condition – du moins de maître.

Retourner au pays, cela était exclu – on ne retrouve pas ce qui n'existe plus. Le passé de Wahib n'était plus que ruines, il le savait – son peuple : massacré ; son village : réduit en cendres. Il avait fui, seul et blessé, presque mort de faim, vers les royaumes du Nord. La légende parlait d'une civilisation généreuse, cultivée, accueillante. Il fut bien déçu. Ici aussi, les hommes se faisaient la guerre. Et le pire était qu'ils ne la faisaient pas pour survivre, mais pour se désennuyer – la guerre était pour eux un divertissement comme un autre. Si leurs richesses étaient fort grandes, leur savoir-vivre avait en revanche tout à envier à celui des singes – quant à leur culture, elle consistait à se glorifier le nombril. Les peuples du Nord, chez qui il avait trouvé refuge, n'avaient aucune curiosité du reste du monde, dont ils considéraient être le centre, qu'ils assuraient connaître et ne se privaient jamais de juger inférieur, sans y avoir jamais mis les pieds. Ils restaient entre eux, guerroyaient entre eux, se mariaient entre eux, festoyaient entre eux. Cela semblait leur suffire.

Arrivé dans ces pays froids aux populations grossières, Wahib, dont la carnation de peau et les yeux très clairs ne trahissaient pas les origines lointaines et exotiques, s'empressa de changer de nom. Personne d'ailleurs ne parvenait à prononcer le sien correctement ; le h aspiré de son généreux prénom étant à lui seul une épreuve trop rugueuse pour les glottes délicates des habitants du cru. Quitte à entendre son prénom cruellement écorché à chaque tentative infructueuse, Wahib se débaptisa lui-même, et prétendit se prénommer Michel. C'est sous ce pseudonyme qu'il entra au service du chevalier Albert. Quelques mois plus tard néanmoins, habité par un mal du pays de plus en plus douloureux, Michel obtint d'Albert qu'il daignât accoler son

premier prénom au second. Albert, qui n'était jamais en reste lorsqu'il s'agissait de se montrer original, se mit donc à l'appeler Michel-Wahib. Ce prénom composé étrange devint donc celui du petit serviteur – il en était lui-même assez satisfait : cela résumait finalement assez bien son identité, située entre sa vie actuelle de larbin et son existence antérieure.

Michel-Wahib avait eu toutes les peines du monde à convaincre son maître de demeurer au château malgré l'état de sa jeune promise. La servante Alice, puis la reine elle-même l'y avaient aidé. La gêne auditive d'Ariane n'était, prétendaient-elles, que tout à fait passagère. Elle aurait recouvré l'ensemble de ses facultés en l'espace de quelques heures. Albert avait finalement accepté de rester quand on lui eut promis qu'il mangerait une délicieuse tartiflette au sanglier – spécialité d'Alice ; qui s'avéra effectivement excellente, même si Michel-Wahib n'en eut qu'un petit aperçu, lorsqu'il finit les restes, le soir, dans la cuisine, entre Alice et la suivante de la princesse Ariane, une dénommée Prune, qui demeura fort évasive lorsqu'il tenta de l'interroger sur le mal dont souffrait sa maîtresse.

Midi approchait. Michel-Wahib avait à nouveau un petit creux. Il avait résolu d'attendre discrètement le service du repas pour aller explorer la resserre et les caves du château ; il ne doutait pas d'y déguster force charcutaille à son goût, et sans doute une ou deux bouteilles dignes de ce nom. Il n'avait nullement l'intention de patienter sagement jusqu'au soir, à quémander des croûtes de fromage ou d'autres restes abandonnés par la famille royale. Comme du vieux jambon, par exemple. Le bon sens voulait que lorsqu'on attend le meilleur de ses domestiques, on commençât par les nourrir à satiété – une logique qui n'était pas partagée dans le royaume de Kâllas. Cela n'importait pas. Lorsqu'il s'agissait de se remplir le ventre, Michel-Wahib savait se montrer ingénieux.

Sa seule inquiétude résidait dans le fait qu'il vînt au chevalier la lubie de vouloir à nouveau quitter le château. En dépit des promesses royales, l'état de la princesse Ariane ne s'était nullement amélioré depuis la veille. Il résolut de prévenir d'éventuelles déconvenues gastronomiques en allant s'enquérir de l'humeur de son maître – en cas d'agitation et de départ imminent, il filerait sans

tarder en cuisine, chiper de quoi se sustenter sur le chemin du retour (qui pouvait s'avérer fort long dans la mesure où Albert avait une sainte horreur de la ligne droite). Il descendit donc de sa petite chambre pour se mettre en quête de son maître.

A peine parvenu à l'étage en dessous, il perçut le bruit de bouche caractéristique d'Albert, émis par celui-ci lorsqu'il se déplaçait en imitant le pas de son cheval. Ils se croisèrent dans le couloir. Lorsqu'il aperçut son serviteur, Albert laissa échapper un petit « Ah ! » satisfait et se dirigea vivement à sa rencontre – visiblement, lui aussi le cherchait.

Le chevalier Albert se grandit comme s'il s'apprêtait à faire une déclaration d'importance ; tenant son cheval-balai d'une main, il posa fermement l'autre sur l'épaule du petit serviteur, avant de s'adresser à lui avec solennité :

« Michel-Wahib, mon fidèle destrier...

— Non : votre serviteur, corrigea le garçon, que la perspective d'être comparé à un canasson ne ravissait pas. Votre destrier, c'est votre cheval : Adalgonze.

— Inexact. Mon cheval, c'est Philibert.

— Non, répondit Michel-Wahib avec patience. Philibert, c'est le balai. Le véritable cheval, celui qui boîte et qui lâche du crottin partout où il passe, histoire de rester discret, c'est Adalgonze.

— Le maître a toujours raison, trancha fermement Albert. Notamment quand la valetaille se trompe.

— OK. »

Albert fit cabrer son balai, avant de s'emporter : « Philibert, tiens-toi tranquille ! » Il fit quelques pas désordonnés de droite et de gauche, tentant de calmer sa monture, puis s'interrompit en observant Michel-Wahib.

« Où est ton chapeau ? Tu vas sans chapeau ? Une chance que personne ne t'ait croisé. Veux-tu déshonorer ton maître ? Ta coiffure est fort laide. Tu ne ressembles à rien.

— Merci, maître.

— Désormais, ajouta Albert, je veux que tu portes une crête. Ce sera bien mieux que cette vague informe...

— Une crête... sous le chapeau ?

— Parfaitement ! » affirma Albert qui ne saisissait pas du tout la difficulté, voire l'incompatibilité qui résidait entre le fait d'arborer une crête et le port du moindre couvre-chef, hormis une voilette – et encore, légère. Mais il s'agissait d'un détail que le chevalier Albert avait toutes les chances d'oublier si Michel-Wahib parvenait à détourner habilement la conversation, ce qui constituait une de ses spécialités – il avait eu maintes fois l'occasion de s'y exercer ces derniers mois. Sortir de la tête d'Albert la foule d'idées stupides qui pouvaient y éclore à chaque minute était même une question de survie, notamment depuis la désastreuse affaire de la nacelle volante.

« Vous avez un cheval magnifique, déclara Michel-Wahib avec grand enthousiasme. Mais quand même, il est moins beau que vous

— Tu as entièrement raison. »

Un frisson de satisfaction parcourut tout le corps du chevalier, qui s'ébroua comme un paon s'appêtant à faire la roue. Puis il ordonna : « Viens ! Nous quittons ce château sur le champ. Que ferais-je d'une femme sourde ! Elle ne pourrait admirer ce que j'ai à lui dire. »

Le chevalier avait fait volte-face, avec la ferme intention de récupérer Adalgonze et de rentrer chez lui. Michel-Wahib trotta derrière lui, tentant de trouver un moyen de le retenir.

« Vous ne voulez pas qu'on attende le dîner ? suggéra-t-il.

— Je n'ai pas faim. Cataclap. »

L'estomac de Michel-Wahib émit un gargouillis désespéré à l'idée de manquer encore un nombre inconnu de repas.

« Ils ont une cave réputée, insista-t-il. Ce serait dommage de s'en priver.

— Une cave ? demanda Albert. Cataclap. Pour quoi faire ?

— Y stocker du vin ! »

Le chevalier mit une fin soudaine à sa course. Le cheval cessa ses bruits de sabot. Michel-Wahib avait peut-être excité la gourmandise de son maître. La perspective de boire une bonne bouteille n'était pas pour déplaire au chevalier.

Soudain, le balai tomba au sol, la tête du cheval en travers, la langue sur le plancher. Albert le regarda, surpris.

« Mais... dit-il. Ce cheval est épuisé ! Demeurons un peu. Descendons à la cave en attendant qu'il se remette. »

## 9. ATERMOIEMENTS SIAMOIS

Alors que le chevalier Albert découvrait avec un émerveillement sincère à quel point feu le roi Robert avait été un amateur de bons vins particulièrement prévoyant, la princesse Ariane tentait quant à elle de se faire oublier de tous. Depuis l'annonce de son mariage, et plus encore depuis qu'elle prétendait avoir perdu l'ouïe, elle se retrouvait au centre d'attentions dont elle se serait bien passée. Contrairement aux espérances de Prune, le chevalier n'était toujours pas reparti chez lui, et Ariane craignait que, sourde, aveugle ou bien portante, le mariage fût néanmoins célébré. Sa mère la reine la harcelait de préceptes et d'usages soufflés par sa cousine Georgette, qu'elle faisait mine de ne pas entendre, mais qu'elle trouvait en réalité des plus assommants. Garance l'observait sournoisement, sans relâche ; elle semblait guetter le moment où elle pourrait la prendre en faute. La sorcière Aglaé l'auscultait cinq fois par jour, et lui imposait des soins – bien heureusement à base de plantes et non de sorts – qui lui donnaient de tenaces nausées. Alice lui courait après pour prendre ses mesures : on avait confié à la servante, comme absolue priorité, la confection de la robe de mariée. La reine avait fini par accepter d'employer divers cuisiniers, tournebroches et diverses servantes, pour s'occuper de la préparation du grand bal du lendemain, à condition qu'ils ne lui adressassent

pas la parole – leur recrutement avait été confié à Gérard, qui s'était empressé de déléguer la tâche à sa sœur Garance, trop heureuse de pouvoir prouver qu'elle gérerait les affaires courantes avec davantage d'efficacité que lui – ce qui n'était que trop vrai. Dès qu'Alice était appelée à hauts cris par la reine (car il fallait bien que la reine se mît à crier de temps à autre), Prune se précipitait sur la robe de mariée pour découdre discrètement le travail, subtiliser des volants, voire un bras entier, ou encore échancre outrageusement le col.

Mais les deux créatures qu'Ariane fuyait avec le plus d'appréhension étaient ces deux jumelles soudées par l'épaule. Outre cette particularité anatomique assez effrayante pour quiconque avait peu d'expérience de la vie, comme c'était le cas d'Ariane, les deux sœurs semblaient résolument décidées à agir pour son bien, et à lui rendre une audition qu'elle n'avait évidemment jamais perdue. La similarité de leurs traits et de leurs expressions était si parfaite qu'elles en devenaient effrayantes, comme la fantasmagorie issue d'un songe, et incarnée ! Les siamoises avaient beau avoir sensiblement son âge et être animées des meilleures intentions à son égard, Ariane ne ressentait pour elles qu'une peur instinctive et incontrôlable. Pour achever d'inquiéter Ariane, Marie-Antoinette étaient déterminées, à l'inverse de leur maîtresse, à user de leur don magique – tous ces mystères ésotériques renforçaient encore les craintes de la jeune princesse.

Elle s'était dissimulée dans un placard et quittait subrepticement sa cachette pour tenter de trouver à nouveau refuge dans le jardin. Elle progressait silencieusement, soulagée de ne percevoir autour d'elle aucune présence suspecte, lorsque son pied buta, par l'entremise de son petit orteil, dans un objet posé au sol. Réprimant un cri de douleur, elle reconnut le cheval-balai de son ridicule promis, et fut immédiatement persuadée qu'il s'agissait d'une embuscade. Elle se raidit nerveusement, guettant de toute part la silhouette du chevalier ou de son curieux serviteur. Mais ce qui la fit violemment sursauter fut l'apparition silencieuse des siamoises tant redoutées. Elle se mit à leur hurler, plus par frayeur que par soucis de poursuivre ses feintes : « Arrêtez de me suivre. Je suis sourde ! »

Les siamoises entrèrent la tête dans les épaules. L'une d'elle se couvrit les oreilles à l'aide de sa propre main, et de celle appartenant à sa sœur.

« Qu'est-ce qu'elle a à crier comme ça », grogna-t-elle, tandis que sa sœur tentait de reprendre la maîtrise de la situation. Antoinette s'adressa à Ariane le plus distinctement possible : « Nous sommes venues vous aider. Faites-nous confiance. Nous allons vous rendre l'ouïe par l'usage de notre magie. »

Ariane faisait mine de ne rien avoir perçu de ce qu'on venait de lui dire. Son instinct, néanmoins, lui conseillait de fuir à toutes jambes à la première occasion qui se présenterait.

« Elle n'a pas l'air d'avoir compris, fit remarquer Marie.

— Je crois qu'elle est sourde », expliqua sa sœur avec une bienveillante sincérité. Marie s'appêtait à la traiter d'idiote, mais en voyant le sourire rassurant qu'Antoinette s'efforçait d'adresser à Ariane, elle préféra garder son ironie pour elle. Antoinette était si bonne qu'elle se montrait le plus souvent d'une immense naïveté.

« Attention, j'essaie un truc », souffla-t-elle à Marie d'une voix plus basse. Puis en agitant son bras dans un grand mouvement en direction de la princesse, elle proféra d'une voix puissante : « Fouchhhtraa ! »

Il ne se passa strictement rien.

Ariane ne tressaillit même pas. Elle jeta juste un œil en biais pour trouver le meilleur moyen d'échapper à cette malencontreuse confrontation. Marie s'emporta :

« Mais pas Fouchtra ! Ça ne sert à rien, Fouchtra !

— Ça n'a pas eu d'effet, parce que tu n'as pas pris la peine de faire le geste avec moi. »

D'ailleurs, depuis le début de la journée, Antoinette jugeait que Marie se gardait bien de fournir le moindre effort – elle s'obstinait à penser qu'Ariane leur cachait quelque chose, ce qu'Antoinette refusait de croire. Cette dernière lui reprocha ouvertement :

« Tu n'es pas corporate, aujourd'hui...

— Tu m’aurais demandé mon avis, je t’aurais clairement dit que Fouchtra n’est pas indiqué.

— Et je peux savoir pourquoi ?

— Fouchtra, c’est pas pour les oreilles.

— Bien sûr que si.

— Non. C’est pour les pieds.

— Pas du tout !

— Heureusement que je ne l’ai pas fait, le geste, s’emporta Marie à qui l’entêtement de sa sœur faisait perdre patience, heureusement ! Parce qu’à l’heure qu’il est...

— Oui, bon, ça va, concéda Antoinette qui venait de se souvenir que Fouchtra avait pour effet de rentrer les pieds en dedans et de provoquer la pousse de mini-poireaux sur les jointures d’orteils. Je ne sais pas, moi... Que pourrait-on essayer ? Gratta... Gratou... C’est comment, déjà ? Gratamoua ! C’est indiqué, Gratamoua ?

— Mais non, soupira Marie. C’est pour l’eczéma.

— Pas du tout. L’eczéma, c’est Grattouapa.

— Non.

— Zioupe ! Ça, c’est imparable, Zioupe.

— Je te dis qu’elle fait semblant, murmura Marie.

— Mais pas du tout. C’est une jeune fille désemparée, plaida Antoinette avec pitié. Une jeune fille qui désire ardemment se marier. Avec... »

Marie la regardait fixement, d’un air de lassitude profonde. Antoinette se savait trop crédule, mais c’était son caractère. Elle poursuivit une argumentation qu’elle savait un peu bancal, mais qu’elle préférait aux suppositions de sa sœur : « Avec l’idiot de la principauté, certes. Mais c’est un choix personnel qui n’est pas discutable. Après tout, il se trouve bien certaines personnes pour préférer Jean-Louis à Jean-Paul, les jugera-t-on pour si peu ? Je ne crois pas. D’ailleurs, s’embrouilla-t-elle alors que sa sœur poussait un soupir encore plus désespéré, le fait qu’Ariane ait jeté son dévolu matrimonial sur un homme comme le chevalier Albert s’explique aisément, dans la mesure où il a... »

Mais Antoinette se trouva bien forcée de s'interrompre d'elle-même lorsqu'il se fut agi de nommer une qualité du chevalier Albert. Elle sollicita toute son inspiration. En vain.

« Eh bien, il a un...

— Il a ? demanda Marie.

— Il a un cheval original. »

Toutes deux regardèrent le balai abandonné au sol, avec sa tête de canasson inerte. Puis Marie se rendit compte qu'Ariane avait fichu le camp.

« Elle est partie, là...

— Ah, mince. »

Et elles se mirent à nouveau en quête de la princesse.

## 10. REFLEXIONS ARCHIDUCALES

La robe d'Ariane était quasiment achevée. Alice, lassée de retrouver son ouvrage vandalisé chaque fois qu'elle tournait le dos, avait sollicité l'avis esthétique de Georgette – non pour l'écouter le moins du monde, mais pour éviter que Prune ne vînt sans cesse retarder la finition du vêtement. Dès qu'Alice était appelée hors de son atelier, l'archiduchesse restait sur place et veillait sur le chef d'œuvre.

Elle aurait bientôt terminé. Occupée à coudre un ruban de dentelles sur le col, elle vit entrer Aglaé ; la mine soucieuse, défaite, la sorcière se laissa choir sur une petite chaise. Alice ne s'interrompit pas, mais demanda simplement, avec un petit rire de dédain :

« On ne trouve rien ?

— Chou blanc, répliqua Aglaé d'un air très préoccupé. Il est notable que le sort que l'on a jeté sur Mlle Ariane est particulièrement puissant. Et résistant !

— Ou bien que vous êtes particulièrement inapte. C'est une solution alternative. »

La sorcière regardait le sol, les épaules basses ; son chapeau pendouillait piteusement. « Hélas, murmura-t-elle, je crois que vous n'avez pas tort... »

Georgette, qui récupérait les épingles que lui tendait Alice, et s'appliquait à les recompter tout en déblatérant sur sa vie de château, crut bon d'intervenir et de fournir à Aglaé un exemple suffisamment exemplaire pour l'aider dans son entreprise de guérison de la princesse Ariane – et quel meilleur modèle à suivre qu'elle-même, l'archiduchesse Georgette : sa vie rangée, son bon sens légendaire et son intelligence de chaque instant.

« Voyez-vous, commença-t-elle, dans mon propre château, – je vis dans un château, vous l'avais-je dit ? J'aime beaucoup l'endroit, très calme, boisé, mais la bâtisse est *très* lumineuse, aérée, plein sud, comprenez ? Une exposition exceptionnelle, et ma chambre... – oui, car j'ai également une chambre – eh bien savez-vous, dans ma chambre, un modeste cinq-cent-quarante-deux mètres carrés extrêmement fonctionnel, pourvu même d'un lit n'est-il pas ? et drapé, j'adore, d'un petit satin fuchsia tout ce qu'il y a de plus discret, eh bien, devinez-vous... (et comme personne ne devinait, Georgette répéta :) Eh bien... » Elle posa alternativement les yeux sur Alice, puis sur Aglaé, qui demeuraient immobiles et la regardaient en attendant visiblement qu'elle poursuivît.

« Pourquoi vous disais-je tout cela ?... Je ne retrouve pas. Ma vie est tellement heureuse qu'il m'arrive de perdre le fil de mes propres pensées. C'est incroyable, non ?

— Je ne comprends pas toujours ce que vous cherchez à dire, Georgette, avoua Alice avant de se remettre à coudre.

— J'ai énormément de prétendants.

— Je ne vois pas le rapport.

— Il n'y en a pas. C'est juste que je préfère vous le dire pendant que je m'en souviens.

— C'est bien gentil », conclut la servante.

Alice crut défaillir de plaisir lorsque le silence retomba dans l'atelier. Ils étaient si rares, dans ce château, les moments de calme, de tranquillité. Les moments apaisés. Alice cousait. Georgette comptait les épingles en cherchant ce qu'elle s'apprêtait à dire au moment où avait perdu le fil de ses réflexions. Autant dire qu'une demi-heure plus tard, il y avait peu de chances qu'elle l'eût retrouvé. Aglaé s'assoupissait sur sa chaise. La reine Jacqueline n'avait rien hurlé depuis près d'une heure. Alice goûtait ce silence avec ravissement, lorsque Georgette, qui à force de se perdre dans ce qu'elle avait égaré, venait d'être percutée par une nouvelle réflexion inquiétante, déclara avec angoisse :

« Je vais vous faire une confidence troublante, et qui ne manquera pas de vous étonner, Alice, mais savez-vous que moi aussi, tout comme ma cousine Ariane, il m'arrive de ne pas comprendre ce qu'on me dit ? »

Alice plongea son regard bienveillant dans celui de Georgette et eut ces paroles extrêmement compatissantes : « Oui. Mais cela, ce n'est pas parce que vous êtes sourde. C'est juste que vous êtes cruche. »

Georgette ouvrit un peu la bouche et s'abandonna à cette révélation : elle n'était donc pas sourde !

« Mais oui ! dit-elle ravie et rassurée. Vous avez entièrement raison. »

Elle demeura rêveuse un moment, puis suggéra :

« Il faudrait envoyer Ariane à la campagne. Ou mieux : dans un couvent. Je suis persuadée – et croyez-moi, je ne prétends une telle chose qu'après mûre réflexion – je suis *persuadée* que le problème d'Ariane vient du château lui-même. Il faut donc l'éloigner du château au plus vite.

— Vous ne dites pas cela à cause de vos vues sur le chevalier Albert ? s'enquit Alice.

— Comment ? » demanda Georgette qui voyait finalement d'un bon œil de pouvoir être sourde quelquefois.

Le travail tranquille d'Alice sur cette robe de noces qu'elle s'appliquait à achever, emplissait Aglaé de perplexité. La servante ne semblait pas douter une seule seconde que le mariage eût bien lieu le lendemain – alors que tout, à l'inverse, semblait le compromettre.

« Vous semblez si confiante, Alice, murmura la sorcière comme pour elle-même. Je suis sûre que vous pourriez nous donner un avis sur la princesse Ariane. »

Un demi-sourire se peignit sur les traits fatigués d’Alice, toujours occupée à fixer son ruban : « Hélas, dit-elle de son air serviable, non seulement je suis domestique, mais je suis femme, Aglaé. Je suis stupide. La reine me le répète vingt fois le jour. Je n’accède pas à la réflexion. Un avis ? Non, vraiment, je ne saurais vous aider. »

Georgette émit un petit cri de satisfaction et battit des mains en éparpillant les épingles aux quatre coins de l’atelier :

« Mais c’est une excellente idée, dit-elle, rose de plaisir.

— Laquelle ?

— Aglaé, pourriez-vous me concocter un petit philtre d’amour, de façon à envoûter le chevalier Albert ?

— Je ne comprends pas, répondit la sorcière ; pour qu’Ariane se marie quand même ?

— Non. Pour que *je* me marie ! Comme ça, le chevalier Albert ne sera pas venu pour rien. Il faut toujours penser au bilan carbone, ma grande !

— Mais il est stupide, fit remarquer Aglaé.

— Tout dépend à qui on le compare, glissa Alice en désignant Georgette d’un discret mouvement de tête.

— Oui, il est bête, concéda Georgette. Mais il est riche !

— Pourquoi tenez-vous à épouser quelqu’un de riche si vous l’êtes vous-même ? » demanda Aglaé.

L’excitation de Georgette retomba immédiatement et le rouge lui monta au front. Elle balbutia : « Eh bien. Voyons... Justement ! La richesse, il vaut mieux la laisser entre les mains des personnes qui y sont habituées. Qui savent la gérer. C’est plus sécuritaire. »

Aglaé refusa cependant. Elle déconseillait à tous d’ingurgiter la moindre de ses potions, et à Georgette tout autant. Les infusions qu’elle avait fait prendre à Ariane n’étaient pas même de son invention. Elle pouvait néanmoins, par pure

serviabilité, lui préparer une petite soupe ; mais son art s'arrêtait là, désormais. Georgette s'apprêtait à insister, lorsqu'un hurlement à glacer les sangs retentit dans le couloir tout proche. Et pour une fois, il ne s'agissait pas de la reine Jacqueline.

## 11. MEDECINE CHEVALERESQUE

Ariane fit irruption dans l'atelier, hors d'haleine, les yeux exorbités et secouée de tremblements de peur. Dans le couloir, la voix de Prune ordonnait : « Laissez ma maîtresse tranquille ! »

Apercevant Alice, Ariane supplia : « Par pitié ! L'assassin ! En plus il est saoul comme un cochon. »

Albert entra à son tour dans l'atelier, visiblement éméché, la chevelure en épi, le sourcil dressé, les yeux fous. A la vue de la petite épée qu'il tenait à la main, Alice prit peur et sortit prévenir le prince Gérard. Aglaé se leva, prête à faire usage de magie quel qu'en soit le résultat. Georgette, apercevant l'homme de ses rêves, porta les mains à son cœur et soupira fortement : qu'il était beau !

Ariane le voyant entrer se retourna pour lui faire face et affronter le danger.

« Cochon ! lui répéta-t-elle.

— Josiane ! lui répondit Albert qui n'avait pas tout à fait mémorisé le nom de sa promise. N'ayez pas peur, mon petit ! Moi, le chevalier Albert...

— Waou.

— ... je m'en vais vous soigner, poursuivit le valeureux ivrogne. Vous guérir ! Un coup de cette lan-lancette au fond de l'écouille vous la débouchera à coup-coup, à coup sûr, et vous pourrez enfin le dessous, c'est tendre – je voulais dire : entendre le doux son de ma voix. Je vous garantie qu'il s'agit d'un trai-traitement sans douleur, ne faites point l'enfant.

— Quel athlète ! » s'extasia Georgette.

Prune entra à son tour dans l'atelier, et courut se positionner en protection d'Ariane. Elle avait, dans le couloir, ramassé Philibert, le cheval-balai, et le brandissait à présent devant Albert comme se fût agi d'un sabre. Le chevalier marqua un temps d'arrêt lorsqu'il se retrouva nez à museau avec son cheval factice.

« Holà ! dit-il surpris. Vous avez un nez, un air de famille avec un cheval de ma connaissance, mademoiselle. Ne bou-bougez plus ! »

Il brandit sa dague et s'apprêtait à en poignarder la tête qui lui faisait face, mais celle-ci s'éloigna sans crier gare, avant de revenir sur lui à une vitesse prodigieuse. Le coup lui fit faire un demi-tour sur lui-même, il empoigna la robe de mariée, s'empêtra dans les jupons, et se cogna violemment la tête en s'écroulant par terre.

« Ah ! s'écria Georgette au comble de l'extase. Que c'est beau, un homme qui tombe ! »

# Albert se marie !

## 12. LE DERNIER SORT D'AGLAE

Le chevalier Albert dormit la nuit entière, jusque tard dans la matinée. Il eut fort mal à la tête dès son réveil – probablement à cause de tout le vin qu'il avait bu la veille, plus sûrement parce qu'il avait manqué de s'ouvrir le crâne après avoir reçu la tête de Philibert en pleine face.

Dans la grande salle de bal, on achevait la préparation des noces. La robe avait subi ses derniers ajustements, sur le corps d'Ariane. Ce n'est pas à cause des épingles qu'elle s'était mise à pleurer. En attendant l'heure fatidique des noces, fixée par la reine à 17h23 précises, cette robe avait été remise dans la chambre de cette dernière, et enfermée à triple tours dans son armoire personnelle. Prune ne pouvait plus dénaturer le vêtement.

Depuis sa tentative de soigner la princesse par ses propres moyens, Albert avait décidé de ne pas refuser cette union – les avantages pécuniers et territoriaux étaient tels pour les deux partis, que l'appât du gain avait eu raison de son sens de l'honneur. Néanmoins convaincu qu'il était extrêmement doué pour le débouchage d'oreille, comme pour l'ensemble des autres disciplines scientifiques, telles l'invention de l'eau tiède et de son dosage, l'assomage de

gueux à coups de masse, l'incendie de forêt par temps sec ou encore l'atterrissage de nacelles volantes, le chevalier Albert était résolu à opérer sa promesse quoi qu'il en coûtât. Finalement, Ariane devenant son épouse, elle devenait de fait sa chose – une bonne épouse pouvant également faire office de cobaye dévoué, il fomentait déjà les différentes opérations qui solderaient son entreprise par un flamboyant succès.

En entendant Albert se confier sur ses grandes ambitions médicales auprès de Michel-Wahib qui tentait, sinon de le décourager, du moins de tempérer ses idées les plus dangereuses, les siamoises, effrayées à l'idée que toute cette folie pût s'achever dans un bain de sang, avaient décidé leur maîtresse la sorcière à tenter le tout pour le tout.

Ariane était donc assise dans sa chambre, pâle comme une morte à l'exception du bout de son nez, rose vif – elle avait tant pleuré que son nez était resté bouché, et qu'elle ne cessait de se moucher. Sa nervosité la faisait trembler de tous ses membres, malgré la présence de Prune, un peu en retrait derrière elle.

La sorcière Aglaé, debout devant elle, les yeux clos, respirait profondément ; Ariane ne savait définir si elle se concentrait ou si elle débutait sa sieste.

La plus souriante des siamoises, Antoinette, faisait de grands gestes apaisants en lui criant : « Je vous en prie, restez assise. » Car Ariane n'avait effectivement qu'une envie, unique et à peine répressible : se lever pour s'enfuir à toutes jambes. Aglaé était probablement inoffensive, c'est du moins ce que Prune avait prétendu en aparté pour tenter de la calmer. Cependant, si la sorcière lançait réellement un sort ? Si elle se trompait ? Si les choses tournaient mal ?

Quelques minutes plus tôt, Prune l'avait prise à part et lui avait conseillé :

« Tenez bon. La sorcière va tenter un sort, oui... Mais il ne se passera rien.

— C'est trop dangereux, avait tremblé Ariane. Je dois dire la vérité, il faut que j'avoue le mensonge. Tout cela finira mal. On ne joue pas impunément avec la magie !

— Ne dites rien, avait insisté Prune. Aglaé ne peut plus rien. Ni le bien ni le mal. Son Art ténébreux est entièrement tari. Vous ne risquez rien.

— Cependant...

— Voici ce que vous allez faire : au moment où Aglaé tentera de vous soigner, interdisez-vous absolument la moindre réaction. Et continuez à feindre. Elle se déclarera inapte, j'irai tout raconter au chevalier Albert et il vous fichera la paix pour toujours. »

Ariane ne savait s'il fallait encore suivre les conseils de sa suivante. Peut-être n'étaient-ils pas si bons ? En regardant Aglaé tenter de rassembler ce qu'il lui restait de fluide magique, elle éprouva un grand tremblement, et demanda bien fort :

« Vous êtes sûre que ce n'est pas dangereux, comme sort ?

— Je ne suis plus sûre de rien, hélas, murmura Aglaé.

— Chut ! s'empressa de dire Antoinette à sa maîtresse. Ne dites pas ça ! Heureusement qu'elle ne peut pas vous entendre, la pauvre.

— Je n'y mettrais pas ma main au feu... » fit remarquer Marie, qui depuis quelques minutes observait Ariane avec une attention de chaque seconde.

Antoinette, qui souhaitait encourager tout le monde dans cette pièce, afin de garantir la réussite de ces soins de la dernière chance, choisit de négliger la réflexion de sa sœur et poursuivit à l'intention d'Aglaé :

« Vous devez paraître sûre de votre Art, maîtresse. Sans quoi vous perdrez toute votre clientèle...

— C'est déjà un peu le cas, » fit remarquer Aglaé. Elle continua à psalmodier pour elle-même puis s'interrompit, ouvrit les yeux, et se tournant vers les siamoises : « Non ! vraiment je n'ose pas... Imaginez que cela tourne mal, comme avec la mère !

— Vous ne ferez pas pire que cet imbécile de chevalier Albert, encouragea une fois de plus Antoinette. Pour le moment, on a réussi à le calmer. Mais si vous voulez éviter qu'il ne revienne avec un clystère, un fer rougi à blanc ou même une perceuse, il faut agir vite ! »

Ariane, n'y tenant plus, se leva comme si elle venait véritablement de voir entrer Albert dans la pièce, armé de toute une panoplie d'instruments de torture destinés à lui déboucher les oreilles. La petite Antoinette lui appuya fermement sur l'épaule pour la refaire assoir de force. Tout allait bien se passer, certifiait-elle. Sa sœur Marie, qui n'avait pas quitté Ariane des yeux, conseilla :

« Antoinette, je serais plutôt d'avis de tenter de raisonner cette jeune fille... Sans aucune magie. Je sais que tu ne veux pas entendre ce que je m'efforce de te répéter depuis deux jours, mais... »

Mais Antoinette n'avait effectivement que faire de l'avis de sa sœur, et exhorta une nouvelle fois Aglaé à agir promptement. La sorcière sembla s'ébrouer : la décision se lut soudain sur son visage.

« Très bien, très bien, dit-elle. Par le pouvoir de la magie, je vais te rendre l'ouïe ! »

Puis elle tendit les bras vers Ariane en proférant sa formule magique : « Lipis fixerat ! »

Ariane aurait voulu obéir aux consignes de Prune et ne pas bouger d'un cil. Mais une immense vague d'énergie sembla souffler sur elle, et un frisson secoua tout son être sans qu'elle pût le réprimer. Puis quelque chose commença à lui picoter les lèvres.

Aglaé vit très clairement qu'Ariane réagissait.

« Vous avez vu ? Ça a fonctionné ! » cria-t-elle avec joie. Et comme les deux siamoises restaient dubitatives, Aglaé reprit, sûre d'elle : « Quelque chose a fonctionné, en tout cas. Il me reste un peu de fluide magique ! Ça me fait bien plaisir. »

Cependant, Ariane portait les mains à ses lèvres. Il lui semblait que celles-ci s'étaient collées – elle ne pouvait plus ouvrir la bouche. Ses doigts ne rencontrèrent, sous son nez, qu'une peau lisse où plus aucune ouverture ne semblait exister. Terrifiée, elle se mit à crier – ou plus exactement à grogner des sons indistincts qui ne pouvaient plus sortir de sa bouche disparue. Antoinette se mit elle aussi à crier à Aglaé : « Vous lui avez scellé les lèvres ! C'est un sort anti-bavardage ! »

Prune avait saisi le visage de sa maîtresse entre ses mains, et ses yeux s'écartèrent d'horreur en constatant qu'une peau uniforme recouvrait tout le bas de son visage, des narines jusqu'au menton : plus de bouche. Ariane tomba à genoux, terrifiée, devant Aglaé, joignant les mains pour la supplier d'annuler son sort. La sorcière, en sueur, le cœur battant, ne comprenait pas ce qu'elle venait de faire ; dépassée, perdue, affolée, elle ne parvenait pas à rassembler ses idées. Elle ne pouvait plus penser qu'à une chose : elle venait d'échouer ; ce qu'elle redoutait le plus depuis de nombreux mois venait de se réaliser : c'était fini. Elle était finie.

Ariane ne pouvait parvenir à respirer. La bouche close, le nez désespérément encombré, elle commençait à suffoquer.

« Aglaé, reprit Antoinette en saisissant la sorcière par le bras ; donnez-nous l'autorisation de lancer un contre-sort. Sans votre autorisation, vous connaissez la loi : nous échouons. Vite ! ajouta-t-elle encore Ariane qui venait de tomber au sol en se tordant comme un poisson hors de l'eau, vite, Aglaé, elle va finir sourde, muette et étouffée !

— Mais mais, balbutia Aglaé en proie à l'angoisse la plus tétanisante ; vous n'êtes pas sorcières, vous êtes des siamoises.

— Aglaé, par pitié, autorisez-nous. Elle ne peut pas respirer. Nous ne pouvons pas la laisser mourir ! »

## 13. LES AVEUX

Prune venait de se ruer sur Aglaé, l'avait saisie au col et la secouait en lui envoyant des gifles : « Vous allez vous bouger ? »

Aglaé pleurait. Elle regardait Ariane, proche de l'évanouissement, elle ne savait plus quoi décider. Hors de toute raison, elle se lamenta : « Pauvre petite. Pauvre enfant ! D'accord, d'accord, essayez ce qui vous vient. »

Les siamoises furent si surprises qu'elles demeurèrent à se regarder, immobiles, encore une poignée de secondes. Une poignée de trop. Sans se consulter, comme si elles venaient de lire dans les pensées de l'autre, elles se tournèrent vers Ariane, dirigèrent leurs paumes vers la jeune fille et, d'une même voix pleine d'assurance, proférèrent :

« Inversus Universalis ! »

Ariane avait cessé tout mouvement. Prune comprit que le pire venait d'arriver. Elle se jeta à terre, près de la jeune fille, n'osant la toucher, caresser sa chevelure pour la rassurer.

Enfin, la princesse prit une inspiration si grande qu'on eût juré qu'elle tentait d'inspirer tout l'air du monde : elle était sauvée. Prune remerciait le ciel. Les siamoises soupirèrent de soulagement. Aglaé les regardait, entre la surprise et l'admiration.

« Vous avez réussi ! Vous avez vraiment un pouvoir de sorcellerie.

— Ben évidemment, souffla Marie avec mépris. Pour qui elle nous prend, elle...

— Je vais aller prévenir la reine que tout espoir n'est pas perdu, » dit Aglaé à voix basse, avant de sortir de la chambre à grands pas. Sans réfléchir, Ariane qui venait d'entendre tendit la main vers elle en criant : « Non ! Attendez ! Pas la reine ! »

La sorcière ne l'entendit pas. Mais les siamoises, elles, regardaient Ariane avec un mélange de stupéfaction et de colère. Il était trop tard – par son impulsive réaction, elle venait de révéler qu'elle entendait parfaitement.

Dans le lourd silence qui suivit ce cri, et qui n'augurait rien de bon, Prune tenta de détendre l'atmosphère en félicitant les siamoises :

« Vous êtes drôlement efficaces, dites-moi. Vous êtes parvenues à lui rendre l'usage de ses oreilles.

— Nous ne lui avons que descélé les lèvres, grogna Antoinette. Pour le reste...

— Vous avez dû aussi annuler le sort d'avant, le sort de surdité. Je ne vois que cette explication. Félicitations, je suis très admirative.

— Taisez-vous, Prune, ordonna Marie sans quitter Ariane des yeux. Taisez-vous avant qu'on ne vous y oblige. »

Devant la perspective de subir le même sort que sa maîtresse, Prune ferma d'elle-même la bouche. Ariane, toujours à genoux au sol, implora les siamoises : « Je vous en prie. Plus de sorts, plus de magie, même bénéfique, plus rien ! Je ne suis pas sourde. Je n'ai jamais été sourde. »

Antoinette n'en revenait pas. Marie lui demanda avec malice : « Alors ? Qui avait raison ? »

« Vous nous entendez, demanda Antoinette à Ariane. Depuis le début ?

— Oui, admit la princesse.

— Mais vous êtes folle ? Cela fait deux jours que nous tentons de vous soigner et vous n'avez rien ? C'est de l'inconscience ! On ne fait pas ça ! Les conséquences auraient pu être très graves...

— ...si vous n'étiez pas des incapables, fit remarquer Ariane effrontément, car elle détestait qu'on la sermonne.

— Les incapables peuvent à nouveau vous fermer la bouche, prévint Marie qui était impatiente de tenter de nouveau l'exercice de la magie. Méfiez-vous... »

Ariane garda le silence. D'un regard, Antoinette ordonna à sa sœur de cesser ses menaces. Elle voulait comprendre ce qui avait poussé la jeune princesse à prendre des risques aussi inconsidérés.

« Pourquoi ? demanda Antoinette d'une voix plus douce, comme pour l'inciter aux confidences. Pourquoi avoir menti ? Pourquoi avoir prétendu que vous n'entendiez plus rien ? »

Ariane baissait les yeux, elle ne répondait toujours rien. Antoinette regarda sa sœur, cherchant un peu de soutien ; mais Marie s'était butée. Puisque personne n'avait daigné la croire au moment où elle soupçonnait ce qui s'était révélé vrai, elle était résolue à ne plus apporter son aide.

Prune, tout aussi embarrassée que sa jeune maîtresse, avait fait un tout petit pas en avant et murmuré, croyant aider : « C'était mon idée... qu'elle

n'entende plus rien. Du moins qu'elle le feigne. J'avoue que ce n'était pas malin... »

La voix d'Ariane prit la suite, rauque, baignée de colère autant que d'ironie.

« Est-ce que vous avez vu ce qu'on essaie de me faire épouser ?

— Il ne vous plaît pas, le chevalier Albert ? Il est pourtant fort beau, » remarqua Antoinette avec sa naïveté habituelle.

Une ombre assombrit la clarté du couloir baigné de soleil, mais à cet instant personne, dans la chambre d'Ariane, ne prêta attention à l'indiscrete présence qui s'approchait subrepticement de la porte pour épier leur conversation.

« J'ai treize ans, reprit Ariane plus fortement, toujours partagée entre les larmes et la rage ; et lui ! Même ses rognures d'ongle sont plus intelligentes que lui ! Ça ne vous suffit pas, comme raison ? J'ai feint d'être sourde pour l'éloigner. Pour qu'il renonce. » Ariane se leva vers les sœurs, presque menaçante ; les siamoises comprirent qu'elle n'avait à présent plus rien à perdre. Les noces se dérouleraient d'ici quelques heures, suivies d'un bal dont les invités commençaient à arriver par petits attroupements.

« Maintenant, reprit Ariane, évidemment, vous allez tout répéter... C'est fichu ! »

Prune s'était précipitée sur elle et la tenait fermement par les épaules :

« Ramassons nos plus belles robes, proposa la suivante, et quittons ce château.

— Pour aller où ? s'emporta Ariane.

— A l'aventure ! »

Prune allait poursuivre, mais elle aperçut soudain l'ombre qu'on pouvait remarquer dans le couloir. Elle voulut prévenir discrètement Ariane, lui souffla de reprendre le silence, tandis que la princesse se lamentait, et que la siamoise la plus avenante des deux, ladite Antoinette, réfléchissait à voix haute : « Il y a peut-être une solution... Votre cousine Georgette est célibataire, non ? »

Mais la silhouette qui apparut enfin dans l'encadrement de la porte leur imposa le silence par son mauvais sourire.

## 14. UN COSTARD POUR LE CHEVALIER

« Garance », souffla Ariane malgré elle, comme si la seule apparition de sa sœur venait de signer son arrêt de mort.

Rayonnante de beauté, digne et longue, robe impeccable, cheveux lissés et discret maquillage renforçant la pureté de ses traits, Garance inspirait l'admiration. Elle respirait la noblesse, et chaque jour renforçait un peu plus l'aura qui l'entourait. Elle était royale. Naturellement royale, et bien davantage que sa mère. Ariane avait honte d'elle-même lorsqu'elle se comparait à sa sœur. Prune avait beau la rassurer et lui garantir qu'elle serait un jour, une fois adulte, une femme qui n'aurait rien à envier à l'apparence de sa sœur, lorsqu'elle se trouvait dans la même pièce que Garance, Ariane ne désirait qu'une chose : disparaître dans une cave, loin des regards, et demeurer seule avec ses complexes d'adolescente.

A l'instant même cependant, un seul détail ternissait cette fameuse beauté : le sourire narquois qui lui déformait la bouche, et laissait transparaître des sentiments qui, eux, n'avaient rien de noble.

« Partir à l'aventure... remarqua Garance amusée par la naïveté de Prune. Et pour aller où ? Vivre de quoi ? La mendicité ? Vous ne pourriez survivre plus de trois jours. De petites gourdes sans défense, dans un monde qui n'a rien à faire d'elles – crois-moi, ma petite sœur, le mariage reste un moindre mal. »

Des pas précipités se rapprochaient de la chambre. Tout un groupe dont la conversation paraissait très agitée. Ariane supplia sa sœur de garder le silence, mais elle vit clairement dans ses yeux que ce ne serait pas le cas.

« On m'informe à l'instant que tout espoir n'est pas perdu, » claironna la reine Jacqueline en entrant dans la chambre de sa fille. Aglaé venait de lui délivrer la nouvelle, et la rumeur de ce rétablissement avait agrégé à leur groupe Alice, Georgette, ainsi que le chevalier Albert et son petit serviteur. Tout ce beau

monde s'agglutinait dans la chambre d'Ariane sans lui avoir nullement demandé son avis. Pour leur intrusion, comme pour la question du mariage, on négligeait de la consulter – à treize ans, une princesse n'est pas une personne, à peine un animal domestique pour lequel on décide de tout.

A bout de nerfs, usée par la tension de ces derniers jours, par la révélation de son subterfuge, par la rumeur du bal qui se préparait et au cours duquel on l'unirait de force à un homme qu'elle méprisait, confrontée à cet attroupement qui l'observait sans la moindre bienséance, Ariane ne ressentait plus aucun désespoir – au contraire, une immense et incontrôlable colère montait en elle comme gronde le plus violent des orages.

Sans quitter sa sœur des yeux, Garance révéla la feinte qui les occupait depuis trois jours et avait été la raison de tant d'inquiétudes :

« Mère, Ariane vous ment depuis le début. Je viens de la surprendre en grande conversation avec les siamoises, et elle entend *parfaitement*.

— Comment ? dit Aglaé indécise.

— C'est une farce ! s'emporta le chevalier.

— Garce ! » siffla Prune entre ses dents, tandis qu'Alice pérorait : « Qui vous le répète depuis le début ? »

Jacqueline considérait sa fille, qui pour l'heure soutenait son regard avec un air de défi. La reine avait pâli. D'une voix rauque, on l'entendit s'adresser à la servante : « Pour la dernière fois, Alice, taisez-vous. Vous pourriez donner votre avis si vous accédiez un jour à la noblesse. Or, cela n'arrivera pas. Nous veillons à ce que vous soyez trop occupée, et trop usée avant l'âge de trente ans, pour espérer conquérir le cœur du moindre chevalier, fût-il un vieillard désespéré et peu regardant. C'est cela, la domesticité. » Et le chevalier crut spirituel d'ajouter :

« La noblesse, aux nobles. Les gueux, aux baquets !

— La lutte des classes, marmonna Alice, ça pourrait mal finir pour les têtes couronnées. On en a vu rouler dans le caniveau pour moins que ça. »

Antoinette rappela l'assemblée au silence. Puis elle se tourna vers Ariane, avant de lui tapoter l'épaule en signe d'encouragement et de lui conseiller de

donner sa version de toute cette affaire, et les explications bien nécessaires à ce qu'elle fût comprise et respectée. Mais Ariane avait à peine ouvert la bouche que le chevalier fondit sur elle, lui prit le menton pour lui secouer la tête d'un air paternaliste. Ravi, il s'enthousiasma à voix haute :

« Une petite insoumise ! C'est émoustillant ! Oh oh oh ! Je savais que ce mariage était une excellente idée. Si en plus elle sait faire des blagues, c'est carrément TPMP tous es soirs. J'adore... »

D'un geste brusque qui retentit comme une gifle, Ariane éloigna la main du chevalier de son visage. Surpris, il agita ses doigts comme s'il avait subi une brûlure. « Eh bien oui ! se mit à lui asséner Ariane dont la colère débordait enfin. Je vous entends très clairement. J'entends surtout que depuis trois jours, vous décidez de mon sort à ma place comme si j'étais un morceau de viande. C'est terminé ! » Elle se campa devant sa mère et poursuivit dans un cri :

« Dorénavant, vous me demanderez mon avis ! Je n'épouserai pas Machin !

— Comment ? s'étonna Albert. On vous a promise au chevalier Machin ? Mais où est-il, ce gus, que je l'étripe !

— C'est de toi que je parle, Crétin premier ! »

Albert se retourna pour chercher des yeux ce dénommé Crétin, et ne vit que Michel-Wahib. Il ne comprit pas. Ariane ajouta encore :

« Tu débarques avec tes grands airs et ton serviteur ridicule.

— Je savais bien qu'elle ne m'allait pas, cette livrée, maugréa Michel-Wahib.

— Tu imagines que toutes les filles vont se prosterner à tes genoux pour t'épouser, alors que tu n'as rien dans le crâne...

— Moi, je ne dirais pas non, » remarqua timidement la cousine Georgette.

Ariane conclut dans un hurlement tellement puissant face à Albert qu'elle parvint à faire voleter ses cheveux et rebiquer son sourcil :

« Je ne t'épouserai pas. Capito ? »

Un rire s'éleva alors dans l'assemblée. Un petit rire d'enfant irrépressible, un vrai fou-rire, empreint de folie, émis par la reine Jacqueline qui tentait

d'articuler une phrase en se tenant les côtes : « Ah ah ! Les filles ne veulent plus se marier, ah ah, et elles mentent ! Oh oh oh, très drôle. Si drôle ! Les fils, si vous saviez ! Les fils ne veulent plus régner, ils... ah ah ah, non, vous n'allez pas me croire, impayable ! Ils lisent, hi hi hi. Ce monde tourne à l'envers ! A l'envers, c'est trop drôle. Je vais m'enfermer au donjon, oh oh oh, avec une chèvre !! Ah ah ah... et rire jusqu'à ma mort. »

Et elle sortit soudain en continuant à rire comme une démente ; on l'entendit s'éloigner le long des couloirs en emportant son rire avec elle. Garance attrapa sa sœur par le bras, et le lui serra à la faire crier de douleur.

« Félicitations, tu mets ta mère dans un bel état !

— Petite fille gâtée, » renchérit Georgette qui ne comprenait réellement pas son attitude.

Ariane se dégagea de l'emprise de sa sœur et lui envoya ses ongles sur le visage, la griffant en profondeur. « Je ne suis pas responsable des idées tordues de ma mère. Chacun son projet de vie ! »

Garance recula, rajusta une mèche qui s'était détachée de sa chevelure, porta les doigts sur la griffure et recueillit un peu de sang qui avait perlé sur sa pommette.

« Petite garce. Me faire ça le jour du bal... »

Ariane avait le souffle court, prête à sauter toutes griffes dehors sur le premier assaillant à se présenter. Georgette se garda bien de l'approcher, mais lui fit tout de même part de sa façon de penser :

« Tu te plains de ton sort, espèce de petite peste, dit-elle avec amertume. Tu te plains, mais tu as tout ! Tu n'as qu'à claquer des doigts ! On te propose un mari en or, alors que moi... »

Elle s'interrompit, renifla avec mépris. Et les larmes lui montèrent aux yeux. Il y eut un silence gêné.

« Pardonnez, » souffla-t-elle en tentant de ravalier son émotion. Le chevalier Albert sortit son miroir de poche pour vérifier sa coiffure.

« Toi quoi ? grogna Ariane à Georgette. Tu es à plaindre, toi, peut-être ? Tu passes ta vie à nous bassiner avec ton super-château, tes super-

domestiques, tes cinquante lévriers... Tu considères que tu es à plaindre ? Tu es juste jalouse. Jalouse d'une situation que je n'ai jamais demandée et d'un mariage auquel je répugne. Plains-toi !

— Mais non ! gémit Georgette qui ne pouvait plus retenir ses larmes, ni la grimace de désespoir qui déformait ses traits. Je n'ai rien ! Je n'ai rien de tout ce que je prétends posséder. Nous sommes ruinées depuis des années ! J'habite seule avec maman, dans une très vieille bicoque vermoulue, et un chat incontinent qui n'est même pas doux, vu qu'il a une pelade...

— Pauvre bête, s'apitoya Prune.

— C'est une tradition familiale, de raconter des salades, » ironisa Marie. Mais Antoinette, comme à son habitude, la rabroua silencieusement et demanda gentiment à Georgette, dont tout le corps était à présent secoué de sanglots :

« Pourquoi vous nous racontez toutes ces histoires, alors ?

— Mais pour attirer l'attention ! avoua Georgette qui ne craignait même plus que son chevalier adoré pût entendre ses confessions. Vous croyez que je suis aussi stupide que je le donne à croire ? C'est une façade ! Un masque, une façon de me rassurer ! La réalité est tellement dure, tellement humiliante. Alors que le rêve, lui... Oui, j'aimerais que tout ce que je raconte soit réel ! Mais je sais au fond de moi que je n'obtiendrai jamais rien de tout cela. J'ai la scoumoune ! »

La tristesse et le désespoir de sa cousine avait fait s'évaporer la colère d'Ariane. Elle offrit un bras consolateur autour des épaules de Georgette, qui s'y réfugia en laissant encore davantage s'écouler sa douleur.

« Là... Là... lui disait-elle à voix basse. « Je suis tellement désolée d'avoir été injuste avec toi. » Prune se rapprocha elle aussi : « Allons, dit-elle. Ça va s'arranger. J'en suis sûre. J'ai une idée...

— Non, murmura Ariane à l'intention de sa suivante. Tes idées, à partir de maintenant, tu te les gardes. »

Georgette finit par se calmer. Elle était épuisée d'avoir tant pleuré, et semblait à présent éteinte, comme vieillie de dix ans.

« Pauvre petite, commenta Aglaé en aparté aux siamoises. Elle me fait bien de la peine.

— Je reviens sur ma proposition de tout à l'heure, lui murmura Antoinette. Je connais un moyen très efficace de débarrasser Ariane du chevalier Albert...

— Humm, je suis ton idée, renchérit Marie. Et nous pourrions du même coup régler les problèmes de Georgette... »

Mais Aglaé fronça les sourcils en leur rappelant :

« Attendez. L'usage de la magie est règlementé. Vous avez des aptitudes, certes... Mais depuis l'arrivée de Jupiter au pouvoir, on ne rigole pas avec les passe-droits. Je risque ma licence, moi.

— Faites-nous confiance, plaida Marie d'un air angélique.

— Personne ne viendra se plaindre, si nous rendons un couple heureux, fit remarquer Antoinette. Nous allons vous montrer de quoi nous sommes capables. C'est pour vous aider ! Vous allez décrocher de nouveaux contrats ! »

Albert cessa soudain de se mirer et, en proie à une profonde question existentielle, se penchant sur Michel-Wahib, lui demanda à voix basse : « Je n'ai pas compris. Machin. C'est qui ? »

Les siamoises s'avancèrent entre Albert et Georgette.

« Marie ?

— Antoinette ? Tu es prête ?

— C'est notre moment, Marie ! »

## 15. LES TOUT PREMIERS ECHOS D'UNE MARCHE NUPTIALE

Albert avait reporté son attention sur les petites comédiennes soudées par l'épaule – une illusion, jugeait-il, très habilement entretenue. Elles étaient venues prendre place au centre de la pièce, et dans une parfaite harmonie,

avaient fermé les yeux et pris une profonde inspiration. Puis leurs mains avaient commencé à s'agiter gracieusement autour de leurs poignets.

« Que font les monstres ? demanda-t-il à Michel-Wahib. C'est une sorte de danse ? »

— C'est le début du bal, patron.

— Le bal ? s'inquiéta Albert. Et je n'ai toujours pas de promise. Il est fort malséant de se produire seul au bal. Où est Philibert ? Je préfère me dandiner sur un balai à tête de cheval, plutôt que de subir le ridicule achevé d'avoir à danser seul au bal ! Michel-Wahib, qu'est-ce que tu attends, va le chercher ! »

Marie, concentrée sur la chaleur qui semblait envahir tous ses membres, et qui était une sensation à la fois puissante et douce, qu'elle ne connaissait que lorsqu'elle laissait monter en elle l'Art ténébreux, fit à voix basse une courte prière : « Qu'un irrépressible amour aveuglé et plein d'enfants baveux baigne ces deux êtres ». Puis elle leva ses yeux aux pupilles étrangement dilatées, pour les planter dans le regard un peu effrayé du chevalier Albert. De son côté, Antoinette faisait exactement la même manœuvre en direction de l'archiduchesse Georgette. Leurs mains cessèrent de s'agiter, tous doigts pointés en direction des deux nobliaux. Dans un sursaut, Garance comprit ce qui allait arriver et fut tentée de se jeter sur les siamoises pour les empêcher de changer le cours des événements. Mais il était trop tard. De leurs voix parfaitement accordées, Marie-Antoinette proclamèrent : « In lovum foreveris !! »

Il n'y eut pas d'éclair lumineux qui sortit des paumes des deux siamoises. Mais un frisson amoureux parcourut au même moment Albert et Georgette, qui se tenaient chacun d'un côté de la pièce. On entendit Georgette s'exclamer : « Ah ! ça chatouille ! », tandis qu'Albert se plaignait en grognant : « Qui me tripote, ici ? »

Les siamoises s'éclipsèrent. Albert remarqua qu'une magnifique jeune femme l'observait, les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes, les pommettes rosies par l'émotion. Il la trouva la plus belle du monde. « Mais ! » s'écria-t-il

avant de reprendre une contenance et de se pencher discrètement sur son serviteur. « Qui est cette jeune personne ? Elle est plus belle que le jour.

— Waou, émit brièvement l'intéressée.

— Ben, c'est Georgette, expliqua Michel-Wahib avec un air d'évidence. Ça fait trois jours que vous la côtoyez sans l'avoir davantage remarquée qu'une plante verte. Un plante verte crevée dans son pot, je précise.

— Quel sot j'ai fait, s'exclama Albert, pris par une émotion renversante.

— Ah ça... » souffla Garance qui venait de comprendre qu'il allait falloir trouver un nouvel époux pour Ariane.

Albert s'élança à genoux vers Georgette et acheva sa glissade en embrassant l'ourlet de sa robe.

« Waou !

— Georgette !

— C'est moi.

— Ah, Georgette !

— Oui ?

— Georgette ? »

Albert peinait visiblement à trouver ses mots. Implorant, aux pieds de celle qui était subitement devenue la femme de sa vie, il balbutiait, assailli par un flot de mots d'amour qu'il ne parvenait pas à organiser en bon ordre.

« Qu'est-ce qu'il a ? demanda Georgette à l'assemblée avec un soupçon d'inquiétude.

— Veux-tu m'épouser ?

— Ben oui, cette question... »

D'un bond, Albert se redressa, sautant en l'air. Il chercha de toute part ce qui manquait encore à son bonheur.

« Y'a-t-il un curé dans cette salle ? Je ne veux point attendre. Michel-Wahib, va mettre une soutane et rase-toi le haut du crâne.

— Et puis quoi ? marmonna le petit serviteur dont l'obéissance aveugle venait d'atteindre sa limite.

— Chevalier Albert, déclara Georgette. C'est le plus beau jour de ma vie. » Ne trouvant rien d'intelligent à répondre, Albert retomba à genoux. « Comme vous voulez m'épouser, chevalier, et que nous allons le faire dans une petite heure, étant donné que les invités sont déjà là, j'ai justement une petite liste de conditions qui feront de vous un époux rêvé. Alice ! Ma liste ! »

La servante sortit précipitamment en direction du bureau de la reine ; elle savait exactement où se trouvait la copie constamment mise à jour du contrat de mariage de l'archiduchesse.

« Vous allez voir, reprit celle-ci à l'intention du chevalier, ce sont des petits riens qui vont garantir notre bonheur futur. Non, non, restez à genoux, ajouta-t-elle alors qu'Albert s'agitait un peu sur ses rotules ; il faut vous y habituer dès maintenant.

— Oui, mon astre rutilant ! »

Les siamoises, heureuses de la totale réussite de leur entreprise, se tapèrent dans la main l'une l'autre. Garance leur demanda :

« Et ma sœur Ariane ? Qui épouse-t-elle, dans votre projet de sorcellerie ?

— Votre sœur épousera qui lui plaira, quand il lui plaira. Ou bien elle restera seule et libre. C'est elle qui voit.

— On ne va donc jamais s'en débarrasser », se lamenta Garance.

Alice revenait déjà avec un rouleau de parchemin dans la main, et quelques autres calés sous le bras, d'un étrange aspect épais, cotonneux et rose vif. Georgette prit le premier rouleau et se mit à le lire après s'être éclairci la gorge.

« Alors... Article premier : Le chevalier trois petites croix... Ah ! ici, on peut remplacer : Albert, donc. Le chevalier Albert doit regarder son épouse comme si elle était la seule merveille au monde, même au réveil, et même quand elle aura dépassé vingt-cinq ans.

— Oui, souffla Albert avec passion.

— Article deuxième : L'archiduchesse Georgette a toujours raison. Article troisième : Concernant la décoration des lieux d'aisance, l'arch...

— Oui !

— Excusez-moi, Georgette, intervint Marie qui redoutait que cette lecture devînt rapidement fastidieuse. Il y a combien d'articles ?

— Quarante, crut bon de répondre Michel-Wahib qui venait de saisir l'extrémité du parchemin rose ; ce à quoi Georgette s'empressa de répliquer avec mépris :

— Non.

— Si, c'est marqué...

— Gueux ! Il y a cinquante-trois rouleaux.

— Ah... »

Alice, qui elle aussi avait quelques appréhensions quant à l'intérêt des œuvres complètes de Georgette, conseilla au jeune couple de s'installer au salon pour discuter de tout ce qui leur plairait, dans une intimité un peu plus étroite. Ils acceptèrent et sortirent de la chambre sans se quitter du regard, main dans la main, escortés par Alice d'un côté et Michel-Wahib de l'autre. Dans le couloir, la voix d'Albert résonna encore, enlevée et héroïque :

« Je veux aller pourfendre un dragon !...

— C'est chou. Mais faut signer, d'abord », lui répondit la petite voix de Georgette.

Le calme était revenu dans la chambre d'Ariane, qui n'en revenait toujours pas d'être subitement libérée de son péril matrimonial.

Non loin de là, sous une chaise, gisait l'un des rouleaux roses qui avait échappé aux bras d'Alice.

« Oui, te dit Marie avec une mine surprise, chère lectrice, cher lecteur, je te le confirme : Georgette est bien la personne à l'origine de la pénurie de papier toilette.

— C'est embarrassant, Marie...

— C'est de l'histoire ancienne, Antoinette. Aujourd'hui, tout le monde est plus responsable, et moins égoïste. »

N'es-tu pas de cet avis, toi qui lis ces lignes ? Hum... Bon. Tu as raison. Nous en reparlerons.

Aglaé, d'un geste large, prit les siamoises par les épaules et les remercia d'avoir sauvé la situation. Garance les félicita également, mais on sentait bien ce que son intervention portait en elle d'hypocrite ironie. Ariane s'approcha à son tour, radieuse, infiniment soulagée. Elle étreignit longuement Marie. Puis Antoinette, un peu plus fort encore.

Aglaé était sincèrement admirative. Elle s'extasia : « Vous avez fait preuve de présence d'esprit ; et surtout d'un grand talent, très mature, dans la maîtrise de l'Art ténébreux. Je reste sans voix...

— Vous aussi ? plaisanta Antoinette.

— C'est une expression, bien sûr... Il est très rare, savez-vous, que les non-initiés parviennent à lancer avec succès des sorts aussi puissants. Je crois pouvoir dire sans me tromper, que vous possédez le Don. »

Tandis que Marie se redressait avec fierté, Antoinette semblait presque embarrassée par ces éloges, et regardait ses pieds.

« Oh... dit-elle à mi-voix. C'est sans doute un heureux hasard... Juste un hasard, si nous avons réussi.

— Mais pas du tout, la sermonna Marie. Qu'est-ce que tu racontes ? Nous avons travaillé en cachette jour et nuit, pour percer les mystères de l'Art ténébreux. Et nous y sommes parvenues. Si Aglaé dit que nous avons le Don, je la crois entièrement.

— Il se peut aussi que ce soit juste le hasard, s'obstina Antoinette.

— Tu n'as pas assez confiance en nous. Tu n'oses pas ! C'est très difficile de partager son corps avec quelqu'un qui passe son temps à reculer, alors qu'on aimerait avancer.

— C'est pareil dans l'autre sens, figure-toi ! »

Aglaé intervint pour mettre un terme à ces chamailleries. Elle se ralliait du côté de Marie, en reprochant à Antoinette son naturel trop timide :

« Vous avez fait un excellent travail. Et si tu avais été moins réservée, peut-être aurais-je fait plus attention à votre présence et à votre curiosité.

— Vous avez déjà été bien bonne de nous accueillir au donjon, répondit Antoinette. J'avais honte de vous observer en cachette. »

Marie ouvrit de grands yeux. Sa sœur se donnait le beau rôle, et il était hors de question de la laisser faire plus longtemps :

« Tu n'as pas toujours dit ça, rectifia-t-elle. Combien de fois m'as-tu entraînée ?

— J'étais partagée, s'expliqua Antoinette. Entre la peur et la fascination pour le savoir magique. Et puis tu étais là pour me protéger. Toi, c'est comme si rien ne te faisait peur. »

Marie allait répondre qu'elle était bien forcée de se montrer téméraire pour compenser la timidité de sa sœur. Mais cela n'aurait fait que prolonger inutilement la querelle. Elle préféra profiter des bonnes dispositions d'Aglaé à leur égard pour évoquer le projet qui leur tenait secrètement à cœur depuis déjà plusieurs semaines :

« Aglaé, commença-t-elle avec précaution... Sans vouloir me montrer méchante...

— Tu ne vas pas lui proposer maintenant ? la coupa Antoinette d'un air aussi gêné qu'offusqué.

— Ben si, c'est le moment idéal...

— Mais c'est blessant », insista Antoinette, que la perspective de faire de la peine à la sorcière emplissait à l'avance d'une sincère tristesse. Et devant l'expression d'incompréhension d'Aglaé, elle expliqua : « Elle trouve, comme vous êtes finie, nous devrions reprendre votre entreprise de sorcellerie. Voyez, que c'est blessant !

— Mais je n'allais pas le dire comme ça, s'insurgea Marie. Tu es folle ?

— Ne vous fatiguez pas, déclara Aglaé avec résignation. Je sais que vous avez raison. La magie est derrière moi. Je n'ai plus de fluide. Plus de pouvoirs. Je dois accepter de laisser la main avant de commettre des bêtises irréparables. Mais si vous voulez reprendre l'affaire, il faudra que je finisse votre éducation.

— Ce serait tellement bien, s'exclama Marie dont les yeux pétillaient d'étoiles.

— Il faut y réfléchir un peu, tempéra Antoinette.

— Tais-toi », ordonna Marie ; avant d'ajouter pour Aglaé : « Nous acceptons ! »

Garance, qui jugeait que tout cette conversation n'était pas assez consacrée à sa propre personne, demanda :

« On ne vous dérange pas, là ? »

— Si, répondit sèchement Marie. C'est précisément ce que vous venez de faire. La prochaine fois, ayez l'amabilité et le bon sens de réfléchir avant de nous interrompre ! »

Sûre de son Don, ravie d'être promue apprentie-sorcière, Marie s'était exprimée avec une suffisance glacée et très légèrement menaçante. Antoinette s'empressa bien sûr de s'excuser pour elle :

« Ce n'est pas poli, Marie ! Nous allons vous laisser, c'est très gentil de nous avoir accueillies. »

Elle tourna les talons et entraîna sa sœur hors de la chambre d'Ariane. Aglaé les suivit amusée.

« On ne va pas rentrer maintenant ? s'inquiéta soudain Marie.

— Rêve, lui répondit Antoinette. Nous allons nous préparer pour le bal. Jean-Paul doit nous attendre.

— J'espère que Jean-Louis y sera aussi, dit Marie d'une voix rêveuse.

— Ce que tu peux être bête... »

## 16. LE BAL

De minute en minute, une rumeur inaccoutumée enflait dans tous les recoins du château de Kâllas, habituellement silencieux – hormis les hurlements de la reine – et plutôt triste. Dans la cour, chevaux et calèches défilaient, libérant leurs passagers : voisins, connaissances, lointains familiers avaient revêtu leurs plus beaux atours pour rivaliser d'élégance lors du bal. Certains, prévenus des noces impromptues du chevalier Albert – qui avait entre-temps changé de

promise, mais il était bien libre de faire ce qu'il voulait et enfin, il n'était pas à une excentricité près – certains avaient apporté des présents. L'armée de domestiques spécialement recrutés pour l'occasion avaient entièrement redécoré le hall, le grand vestibule et tout l'accès à la salle de bal, qui était devenu un joyau lumineux : lustres scintillants, parquets astiqués, grandes nappes blanches, argenterie et verres de cristal – on s'extasiait.

Contrairement à l'usage, la reine n'avait pas encore paru pour accueillir ses invités ; ce manquement à l'étiquette, de la part de celle qui se présentait volontiers comme la perfection faite femme, ne laissait pas de surprendre les convives. Certains prétendaient qu'un malheur était advenu ; d'autres supputaient qu'une surprise les attendait, qui expliquait que ni la reine ni aucun de ses enfants n'eussent encore pris la peine de se montrer.

Dans les étages, Garance, affolée, cherchait vainement sa mère, de pièce en pièce. Alice la suivait, l'exhortant à paraître en public en excusant la reine – en un mot : à prendre sa place. A cette seule pensée, Garance perdait plus encore ses moyens – il était trop tôt, beaucoup trop tôt pour prétendre au trône ; c'était d'ailleurs le rôle de son frère Gérard. Lequel demeurait tout aussi introuvable que sa mère : la bibliothèque était vide, sa chambre tout autant.

Elle finit par l'apercevoir en compagnie d'Ariane et Prune. Il arborait une tenue assez excentrique pour se rendre au bal : de grosses bottes, une paire de pantalons de lourde toile, un plastron de cuir et une cape de voyage.

« Eh bien Gérard, tenta-t-elle de plaisanter malgré sa nervosité ; il ne s'agit pas d'un bal masqué, sais-tu ? Te voilà fagoté comme un chevalier errant. Tu devrais aller te changer. »

Gérard la regarda sans répondre. Ses traits amorphes exprimaient la plus profonde des lassitudes. Garance décida de s'échapper un moment du cadre des taquineries habituelles.

« Mère est introuvable. Quelqu'un doit accueillir les invités.

— Charge-t-en, répondit Gérard. Les gens t'adorent. Je ne plaisante pas. Ils font grand cas de l'admirable princesse Garance. Montre-toi.

— L'étiquette exige que ce soit le futur monarque. En l'absence de la reine...

— La reine ? la culpa Gérard. Je l'ai aperçue s'engouffrer dans le donjon en parlant à une chèvre qu'elle tenait en laisse.

— Pauvre femme, gémit Alice.

— Elle gloussait de rire, poursuivit Gérard. Notre mère, pas la chèvre. Puis elle a fermé la porte et j'ai entendu la clef tourner lourdement dans la serrure. Trois fois.

— Elle a donc mis ses menaces à exécution. Que devons-nous faire ? L'inciter à sortir, dans son état, serait la vouer au ridicule le plus achevé. La réputation du royaume serait entachée pour des décennies, réfléchit Garance à haute voix. Il faut cependant agir sans tarder. Change-toi au plus vite, dit-elle à son frère. Tu dois prendre sa place.

— Dois-je revêtir une robe et un diadème ?

— Allons, idiot ! Le moment est mal choisi pour jouer les imbéciles.

— La tienne, de tenue, fit remarquer Gérard, est parfaitement appropriée pour jouer les hôtesse.

— Ce n'est pas mon rôle !

— Elle ne veut rien entendre », se lamenta Alice.

Le prince s'avança vers sa sœur, l'air grave. Il déclara calmement :

« Je n'irai pas au bal.

— Gérard, pour l'amour du ciel, s'énerma Garance. Personne ne te demande de danser la polka si tu n'en as pas le cœur ; mais assume une fois pour toutes ton héritage. Tu représentes le pouvoir.

— Nous avons eu cette discussion des dizaines de fois et tu connais ma réponse : je refuse. Je ne vais pas au bal. »

Ariane, les mains serrées l'une contre l'autre, visiblement triste et embarrassée, intervint soudain à l'intention de sa sœur :

« Tu ne comprends pas. Tu ne le regardes même pas. Ça ne se voit pas assez ? Il s'en va ! »

Garance demeura silencieuses de longues secondes.

« Tu ne peux pas me faire cela. Tu n'en as pas le droit. Pas aujourd'hui !  
— J'ai terminé la lecture de mes derniers ouvrages. Je pars sur les routes. »

Il avait prononcé ces phrases avec la plus grande simplicité. Il s'avança vers Garance et lui prit les mains. Pour la première fois depuis des mois, des années, elle remarqua ses cheveux tirant sur le roux, son teint pâle et gracieux, ses tâches de rousseur et la clarté de ses immenses yeux bleus. Quelque chose avait changé en lui. Il n'était plus un garçon. Mais un jeune homme. Calme et posé. Sûr de lui. De la lumière semblait émaner de toute sa personne. Le contact de ses mains lui procura un fort sentiment d'apaisement.

Dans un demi-sourire, Gérard souffla doucement :

« Je sais où se trouve le Saint Graal. Il est de mon devoir de l'aller chercher. Ma vie n'appartient plus aux murs de ce château. Il est temps pour moi de m'entourer d'humains qui soient sains d'esprit.

— Et tu comptes les trouver où ?

— En restant seul. »

Ariane s'agrippa au buste de Gérard en l'entourant de ses bras.

« J'aimerais tant venir avec toi... dit-elle tristement.

— Je croyais que vous n'aimiez pas l'aventure, lui fit remarquer Prune.

— L'aventure, pas forcément. Mais la liberté...

— Gérard, tu ne peux pas nous laisser, reprit Garance. Qui va gérer les affaires du château, celles du royaume ? »

Le prince garda le silence. Il était inutile de répondre. Garance le savait, ces tâches lui revenaient à présent. Mais une immense appréhension la submergeait. Il était si aisé de demeurer futile. N'était-ce pas ce à quoi elle avait été destinée par ses parents ?

« Saurai-je ? demanda-t-elle avec angoisse.

— Saurais-tu davantage si tu devenais mère du jour au lendemain ? Il le faudra bien, répondit Gérard. Tu étais en quelque sorte promise à ce pouvoir. Tu dois suivre ce destin. Comme je suis amené à réaliser le mien.

— Mais seule ! Tu m'abandonnes.

— Seule ? s’amusa Gérard.

— Il n’y aura plus d’hommes au château.

— Il reste le chevalier Albert. C’est notre nouveau voisin. Et cousin, à ce qu’il paraît. Sois donc rassurée.

— Ne raille pas ! sermonna Garance. Je n’ai pas appris à m’occuper d’un royaume.

— Ne fais pas l’erreur de Mère. Seule, tu ne l’es pas. Offre ta confiance aux personnes qui t’entourent.

— Qui ?

— Ouvre les yeux. Alice est excellente conseillère. Si vous vous étiez donné la peine de considérer qu’une domestique peut vous égaler en finesse, voire vous dépasser, vous vous seriez évité bien des tracas. Ariane et Prune se sont montrées débrouillardes pour douze. N’ont-elles pas mené le château à la baguette les trois derniers jours ; cela pourrait durer plus longtemps, si tu leur laisses exprimer leur bon sens plutôt que leur défiance. Ecoute les conseils et tout ira bien. Allons. La solitude m’appelle. Adieu. »

Il fut parti.

Ariane appela. Il ne se retourna pas.

Garance fit un signe de la main. Il ne la vit pas.

« Envoie un pigeon de temps à autres ! »

Prune frottait le dos d’Ariane. Le petit serviteur d’Albert les rejoignit. Il demanda où se rendait le prince Gérard d’un pas aussi déterminé. Nul ne prit la peine de répondre.

Garance considéra Alice avec attention.

« Ne me regardez pas comme ça, prévint-elle. Les boniches ne font pas les comptes. Elles n’ont pas le temps. Et surtout, elles n’ont pas le traitement que mériterait une telle tâche.

— Alice, trancha Garance, je te nomme Grand Chambellan du royaume.

— Non.

— Alice, tu auras la tête tranchée. »

Alice entendit dans la menace de Garance les mêmes inflexions de voix que celles de sa mère. Elle se demanda si la jeune princesse venait de plaisanter.

« D'accord pour le titre, accepta-t-elle. Mais je veux mes propres domestiques.

— Accordé, dit Garance.

— Et la chambre de la reine, ajouta Alice.

— La déco est pourrie, s'étonna Ariane.

— Nous n'avons pas les mêmes valeurs », répliqua Alice avec mépris.

On lui accorda la chambre. Alice demanda une rente. On la lui accorda. Une rente à vie. Ce ne fut pas refusé non plus. Alors, tentant sa chance, le petit serviteur fit un pas en avant et salua solennellement la princesse Garance.

« Je ne veux pas avoir l'air d'un sordide pique-assiette... Cependant, ayant ouï votre conversation de façon tout à fait involontaire, je me dois de vous proposer mes services.

— Retournez voir le chevalier Albert, fit Garance en agitant la main comme elle aurait chassé une mouche.

— Pardon, insista Michel-Wahib en sortant de sa poche une feuille de parchemin pliée. J'ai ici un document attestant qu'avant que Pôle-Emploi-Châtellenie ne me force à devenir un inutile bouffon, j'ai fait des études supérieures. Je suis même l'auteur d'une thèse de doctorat en gestion de patrimoine médiéval – thèse d'ailleurs depuis traduite dans votre dialecte nordiste et déposée à la Bibliothèque Nationale. »

Garance déplia le parchemin et en observa les termes. Ariane s'était approchée pour faire de même. Elle murmura :

« C'est peut-être un faux...

— Il y a le cachet de la Sorbonne », souffla Garance.

Elles levèrent toutes les deux les yeux du document pour détailler le physique de Michel-Wahib, auquel elles n'avaient prêté aucune véritable attention depuis son arrivée au château. Par quel trait caractéristique l'intelligence pouvait-elle se vérifier sur le faciès de ce curieux petit homme ?

Se sentant encouragé, il reprit la parole :

« Je suis également l’auteur d’un recueil de poésies amoureuses dont les femmes faisaient grand cas. Etant moi-même fort joli garçon, vous pensez bien que mes conquêtes étaient innombrables. C’est le passé, hélas. J’ai le goût des lettres, tout comme le prince Gérard. J’aurais d’ailleurs plaisir à échanger avec lui, dès que vous m’aurez confié un titre, à moi aussi. Je suis persuadé qu’il serait fort intéressé si je lui proposais de lui enseigner les rudiments de ma langue et les valeurs humanistes de mon incroyable civilisation...

— Oui oui, c’est absolument passionnant, coupa Alice en entendant sonner cinq heures à la pendule du vestibule. Princesse Garance, en ma qualité de Grand Chambellan, je rappelle que les invités attendent d’être accueillis selon le protocole. Qui plus est, les noces d’Albert et de Georgette sont célébrées dans très exactement vingt-trois minutes, et la princesse Ariane est fort mal habillée pour y paraître sans démeriter. »

Ariane rougit : il est vrai qu’elle n’était pas du tout apprêtée. Elle n’avait d’ailleurs aucune idée de ce qu’elle allait bien pouvoir mettre – certainement pas l’affreuse robe qu’on lui avait destinée, enfermée à jamais dans l’armoire de sa mère. Elle fila dans sa chambre, suivie de Prune.

Garance se raidit, imitant involontairement la posture officielle de la reine Jacqueline. Puisqu’il n’y avait plus qu’elle pour assumer le pouvoir royal dans ce château, elle était résolue à prendre en main les rênes de son destin. Elle se dirigea à la rencontre de ses invités. Alice la suivit solennellement.

Le petit serviteur tenta de plaider une dernière fois sa propre cause :

« Et donc, pour notre petit arrangement, même un poste d’assistant ferait bien l’affaire, je pense...

— Plus tard, gueux ! cracha Alice avec mépris. Rien ne presse ! Vous voyez bien que la future reine est occupée... »

Michel Wahib se retrouva seul dans ce couloir de château. Inutile, désœuvré. Il se fit amèrement la réflexion que ce n’était pas encore ce jour qu’il pourrait approcher du buffet, et soupira. Sur le tapis brodé, comme une feuille morte, gisait son diplôme entrouvert. Il le ramassa doucement, le regarda avec

respect, et le replia soigneusement. Puis il le glissa dans la poche intérieure de sa veste, là tout près du cœur.

*Ainsi s'achève le feuilleton La Suivante.*

*Mes pensées vont aux petits acteurs dont l'imagination a nourri ce texte : Sidonie, Eloi et les deux Marie ; Anna, Emma et Amandine ; Rémi et Loane, Alice, sans oublier les deux inséparables : Tatiana et Ambre.*

*Des remerciements chaleureux à une Tatiana plus âgée...*

*...et un salut plein d'encouragements au Loup qui ne veut pas quitter sa tanière.*

*La Promise a été commencé le 10 avril 2020, et achevé le 2 juillet 2020, à Anceins, dans l'Orne.*

*Il faisait beau.*

*Gérard n'a pas encore mal aux pieds, et j'entends les échos d'un bal très long et très joyeux.*

## Table des matières

La Promise.....	1
Un bal se prépare .....	3
1. LA REINE JACQUELINE .....	3
2. L’ANNONCE FAITE A ARIANE .....	9
3. LE STRATAGEME DE PRUNE.....	16
La Princesse sourde.....	21
4. L’ARCHIDUCHESS GEORGETTE.....	21
5. PETIT COMITE D’ACCUEIL POUR L’ARRIVEE D’UN GRAND CHEVALIER .....	29
6. ALBERT S’AGACE.....	35
7. LES BIEN TRISTES MESAVENTURES DE MARIE-ANTOINETTE.....	43
Soins multiples .....	49
8. FATIGUE CHEVALINE.....	49
9. ATERMOIEMENTS SIAMOIS .....	54
10. REFLEXIONS ARCHIDUCALES .....	58
11. MEDECINE CHEVALERESQUE .....	62
Albert se marie !.....	64
12. LE DERNIER SORT D’AGLAE.....	64
13. LES AVEUX .....	68
14. UN COSTARD POUR LE CHEVALIER.....	72
15. LES TOUT PREMIERS ECHOS D’UNE MARCHE NUPTIALE .....	77
16. LE BAL .....	84